

LE TRAIT D'UNION

N° 2

janvier - février

mars 1994

EDITORIAL

Les réactions suscitées par la sortie du numéro 1 ont été nombreuses, elles témoignent de votre indulgence et sont toutes encourageantes (une proposition a été formulée: constituer un trombinoscope). Soyez-en vous mêmes remerciés, car c'est grâce à vous que cette expérience est positive et que le numéro 2 paraît.

Nous dédions ce numéro à Michel Weulersse qui nous a quittés prématurément le samedi 22 janvier 1994, à 54 ans.

Homme d'actions et de paris, il m'avait fait part, le 8 janvier dernier lors de la réunion familiale chez Oncle Claude et Tante Monique, de son enthousiasme pour ce bulletin. Il m'avait toutefois indiqué que le titre "Trait d'Union" était le nom du journal de liaison du Maréchal Pétain. Je l'avais rassuré, lui disant que comme il avait dû s'en douter, n'ayant pas été maître de conférences à Sciences Politiques, c'était par ignorance que j'avais retenu ce nom. Il avait promis un article qu'il a rédigé, Isabelle me l'a adressé. Merci, nous le publions dans ce numéro. Sur un ton nostalgique, il nous donne une grande leçon d'humour.

J'aimerais vous raconter cette anecdote qui me vient à l'esprit pour parler de l'aspect sentimental et romantique de Michel, sous des dehors de "macho" justifiés par son éducation, seul garçon entre ses sœurs et sa mère. L'année dernière nous l'avions rencontré avec Isabelle à la gare train auto-couchette de Bercy. Ils descendaient comme nous dans le Midi. Mais eux, c'était pour accomplir un rituel : en effet, tous les ans lors du week-end de la Pentecôte, dans leur 504 cabriolet, cheveux au vent, ils descendaient les gorges du Verdon pendant que d'autres escaladent la roche de Solutré. Ils avaient, cette année là fait une entorse à leur programme en venant déjeuner avec nous à Sainte Maxime et nous étions donnés rendez-vous pour l'année prochaine. Cette année, Isabelle, nous t'attendons à Sainte Maxime.

Pour résumer le souvenir que me laisse Michel, je reprendrai cette phrase de Thésée (Œdipe à Colonne - Sophocle) dont il aurait pu faire sa devise : "Ce n'est pas à des mots que nous confions le soin d'illustrer notre vie, c'est à nos actions mêmes".

A son souvenir, nous associons celui de Tante Madeleine, Oncle Jacques et Pierre-Adrien.

A Isabelle, Renaud, Bastien, Cyril, Sabrina, Lorraine et Maud vont tout particulièrement nos pensées. Nous les assurons de toute notre sympathie et de la certitude que le partage de la peine existe.

Ce numéro 2 donc paraît. Il inaugure une longue série de bulletins à thèmes. En effet, nous souhaiterions offrir une galerie de portraits où seraient présentées quelques figures passées et présentes, marquantes de nos familles dans différents domaines (professionnels ou autres). Si nous semble intéressant de recueillir des souvenirs ou anecdotes, leur lien avec le présent compte également et sont tout aussi pertinents les témoignages de chacun sur l'actualité. Seront donc proposés des thèmes de réflexions à côté des rubriques traditionnelles (souvenirs-anecdotes - carnet des familles).

Le thème de ce numéro est : *la médecine. Son exercice*. Si ce thème a été retenu, c'est parce qu'il nous semble que cette profession a, dans nos familles, compté et compte de dignes et d'éminents praticiens, ce qui nous a semblé parfaitement illustrer le lien qui unit les différentes générations.

Le thème du numéro 3 sera centré sur la question suivante : *qu'est-ce qu'être étudiant aujourd'hui ?* Ils nous diront ce qu'ils pensent. Les rédacteurs en chef en sont, s'ils acceptent, Apolline Baudry (Weulersse) (4 rue Théodore de Banville 75017 Paris & Thomas Koenig (Chappey) (24 rue des Mariniers 75014 Paris) - Un appel est lancé auprès de tous les étudiants : vous pouvez d'ores et déjà leur adresser des textes.

Je remercie FRAPAR (François Parmentier, mari d'Anne Bastid), dessinateur humoristique de profession qui a accepté d'illustrer les parutions.

Des erreurs s'étant glissées par inadvertance dans les différents arbres généalogiques, vous trouverez ci-joint un nouveau tirage qui remplace le précédent. Je vous présente toutes mes excuses.

Bien à vous.

Caroline Ribadeau Dumas (Chappey)

SOUVENIRS - ANECDOTES

Tante Létizia, née en 1900, évoque ici Vignacourt. D'une écriture ferme et remarquable, son témoignage complète celui de Tante Colette, sa cousine cadette de six ans. Elle a joint à son courrier une carte postale de Vignacourt, publiée ci-dessous, prise en 1912.

VIGNACOURT

par Letizia DELMAS - Landry-

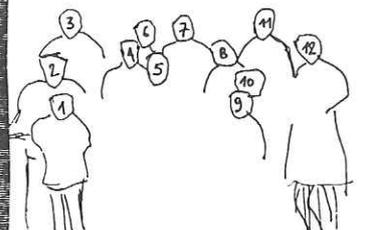
Plus qu'une autre j'ai des souvenirs de Vignacourt où mes grands-parents m'emmenaient souvent, je revois Granny (toujours en noir) avec son petit tablier de satin dans la poche duquel il y avait son sécateur et un petit canif avec lequel elle épluchait et partageait un fruit mur entre nous. Et grand-père Thuillier se promenant dans le jardin en croquant des petits oignons crus. J'avais 12 ans quand il est mort et pendant des années, chaque fois que je découvrais un nid d'oiseau, je me disais instantanément "je vais le dire à grand-père" !.

Le jardin avait été admirablement dessiné et planté sur les conseils des architectes-paysagistes du jardin du Luxembourg¹ et je me souviens avec attendrissement d'une petite tonnelle recouverte de grandes feuilles d'aristoloche...



VIGNACOURT

VIGNACOURT (Somme)



ETE 1912

1. Colette Lassalle
2. Alfred Thuillier
3. Hélène Landry
4. Paul Landry
5. Amy Pichon
6. Jean Lassalle
7. Simone Lassalle
8. Létizia Landry
9. Madeleine Lassalle
10. Blanche Thuillier "Granny"
11. Germaine Lassalle
12. Ella Thuillier

¹ grand-père était sénateur à un moment de sa vie.

SOUVENIRS - ANECDOTES

par Michel WEULERSSE

La rédaction de Trait d'Union a demandé à Michel Weulersse, Maître de Conférences à Sciences Politiques un avis sur le rôle que doit tenir la télévision dans l'éducation des enfants.

L'arrivée d'un nouveau divertissement (au sens pascalien du terme) dans la famille bourgeoise impose à tout éducateur de lui attribuer la place qui peut lui revenir. En aucun cas ce dernier ne pourra se substituer aux fondamentaux de l'éducation mais tout chef de famille se devra de lui trouver sa place dans un équilibre harmonieux.

Au regard des trois dernières années de programmation télévisuelle - 1952, 1953, 1954 - nous sommes à même de formuler quelques recommandations qui sauront être suivies, nous le pensons, avec bonheur.

Au premier chef, nous disons que la télévision ne peut en aucun cas remplacer les éléments de base de toute éducation bourgeoise. Celle-ci s'appuiera toujours sur ces récréations culturelles de fin de journée qui ont fait la joie des familles et la feront encore pendant des décennies. Rappelons-les brièvement : les jeux de rôle où, au cours d'une soirée, une grande œuvre de notre littérature se trouve interprétée par l'ensemble des membres de la famille. Chacun se voit attribué un personnage et lit, ou mieux, récite, son rôle : le père/Don Diègue etc... se trouvent ainsi répartis. La soirée se passe en approfondissant les personnages de notre belle littérature française...

Les pièces de Shakspeare réquérant un nombre plus important d'acteurs seront réservées pour les vacances où cousins et cousines se trouvent réunis dans la demeure familiale.

Les jeux de carte doivent être également maintenus, tout particulièrement les jeux des sept familles culturels ou, à travers peintres, musiciens, rois de France, dynastie égyptienne ou empereur romain, l'enfant apprend tout en jouant, venant ainsi épauler efficacement l'enseignement dispensé par les Maîtres. Exemple : dans la famille des Antonins, peux-tu me donner Hadrien.

Les jeux musicaux, point d'orgue de notre système éducatif, seront toujours privilégiés. Autour du piano familial, une dictée musicale frappera les trois coups de la soirée, une compétition s'instaurera rapidement. Le vainqueur, modeste, sera celui qui aura reconnu un double accord avec 10 notes. Un gentil quatre mains s'inscrira tout naturellement en suivant et si l'humeur est joyeuse, la grand-mère ou la mère sortira une partition d'Offenbach, de Lear et pourquoi pas de Willemetz et Yvain afin que l'ensemble de la famille puisse reprendre en chœur ces œuvres si légères et si gaies qui enchantent une famille.

Ces divertissements seront tout naturellement maintenus et même développés. Dans ce contexte, quelle sera la place de la télévision ? Nous répondrons donc à deux questions essentielles :

- Quand faut-il regarder la télévision ?
- Que faut-il regarder à la télévision ?

La télévision n'ayant aucun programme le matin ni l'après-midi, sauf événement exceptionnel, nous pouvons écrire qu'il ne faut pas laisser les enfants regarder à ces heures, leurs yeux se fatigueraient. A midi, cela peut être envisagé, le soir également mais jamais après 22h30.

Que faut-il regarder ? Vers 12h45, une présentation des grands événements de la journée accompagnée d'images peut apparaître pour les enfants comme une détente après le lycée et une source d'informations sur le monde. L'émission a pour nom : le Journal Télévisé. Il est généralement suivi d'une présentation des principales attractions parisiennes : bal des petits lits blancs, coutières ou générales de pièces, cocktails mondains, kermesse de la 2ème DB et se trouvent animée par un présentateur de talent : Jacques Cabanne. L'émission intitulée " Paris Lumière" peut également être vue par les enfants afin qu'ils sachent où leurs parents sortent le soir même.

La télévision ne sera pas branchée avant 19h45 pour les raisons expliquées précédemment. Le Journal Télévisé du soir pourra être regardé puis ensuite des émissions diverses. Nous ne pouvons que conseiller l'émission "Reine d'un Jour" animée par le talentueux et sympathique Jabouille, à l'élocution et la syntaxe parfaite ! Cette émission bon enfant où une toute jeune fille, bien de chez nous, se trouve sacrée "reine d'un jour" et reçoit pour ce sacre une multitude de cadeaux : trousseau complet, appareils électriques divers (tourne-disque, aspirateur, sèche-cheveux etc ...) Il y en a même une qui, dernièrement, a reçu une machine à laver !!

Cette émission a le mérite de montrer à mes enfants qu'ils sont toujours trop gâtés.

Dans la même veine, nous suggérons l'émission "36 chandelles" animée conjointement par Jabouille et Andrée Leclerc où ces dernières fêtent l'anniversaire d'une personnalité qui se trouvera bientôt entourée d'une foule d'amis.

Le samedi après-midi, nous ne pouvons que conseiller "La Joie de Vivre" présentée par Henri Spade et une talentueuse jeune femme : Jacqueline Joubert, au décolleté attachant. Une grande vedette du music-hall, Charles Trenet (oui, le même), Maurice Chevalier, Edith Piaf etc.. vient revivre les grands moments de sa vie ce qui nous permet de rencontrer, en leur compagnie, les personnalités qui ont jalonné leur carrière. Cette émission permet au grand sorcier de présenter également des jeunes chanteurs qui seont peut-être les gloires de notre futur.

Dernièrement Patachou nous a ainsi présenté un jeune bourru répondant au nom de Georges Brassens, Edith Piaf un danseur-chanteur au nez proéminent : Charles Aznavour. Nos enfant qui ne sont pas tous familiers avec nos

gloires du Music-Hall, trouveront dans cette émission des artistes qui défendent vaillamment notre langue française, véritable patrimoine national, au-delà de nos frontières.

En plus de ces émissions qui retiendront votre regard, un mot doit être dit sur deux types d'émissions particulières que sont le sport et les grands événements.

Le sport, nous le savons bien, depuis la Grèce, est un indispensable complément à la formation de nos jeunes esprits. Le sens de l'effort, d'esprit d'équipe, la combativité, le désir de vaincre qui sont les fondements des joutes sportives doivent être toujours exaltés auprès de notre jeunesse. C'est pourquoi, nous conseillerons de regarder le sport le plus possible à la télévision. Nous privilégions tout naturellement les grands exploits : l'arrivée victorieuse de Fausto Copi à l'Alpe d'Huez avec 20 mn d'avance sur notre sympathique breton Robic en juillet 52, l'envolée de Louison Bobet dans le col de Vars puis l'ascension de l'Izoard en solitaire pour arriver avec le maillot jaune sur les épaules à Briançon en juillet 53, sont de ceux-là. Ces efforts toujours propres à enflammer les jeunes esprits rêvant de gloire ; c'est ce qu'il faut donner à nos jeunes.

Les sports d'équipe seront également suivis avec, si possible aux côtés de nos enfants, un mentor dans la discipline. Pour ma part, je garde un excellent souvenir de la récente coupe du monde de football en Suisse, qui a vu la victoire de l'Allemagne contre la Hongrie (3-2) où j'avais à mes côtés pour tout le match, en pyjama, mon oncle Joseph Chappey qui me commentait avec précision et compétence chaque phase de jeu en déplorant la défense en ligne bien moins efficace du WM autrichien d'avant l'Anschluss.

Il va de soi que le sport ne sera jamais regardé après 22 h et si d'aventure une coupe du monde se déroulait aux USA, les enfants ne devraient en aucun cas la regarder à cause du décalage horaire. Mais, grâce à Dieu, la technique ne le permettra jamais !

Pour conclure, un mot sur nos grands événements. Nous entendons par ces termes "événement historique". De ma mémoire de contemplateur de télévision, je n'en vois que deux :

- l'élection du Président de la République Française
- le couronnement de la reine Elisabeth II

L'élection du Président de la République Française, 13 tours de scrutin, est un cours d'instruction civique à ne pas manquer. Quelques règles constitutionnelles sont apprises. Les Chambres se réunissent en Parlement à Versailles. L'attitude du personnel politique est à la hauteur de la tâche et de la noblesse en fonction et donne aux enfants une haute image de la démocratie et de la valeur des hommes qui nous gouvernent.

De même, chez nos voisins britanniques, ce moment d'union nationale autour d'une jeune reine, mérite d'être regardé par nos enfants. La télévision branchée, une mappemonde à côté, nos enfants voient défiler sur l'écran les représentants de cette noble institution qu'est le Commonwealth, pendant que sur la mappemonde, nous leur montrons la localisation du Canada, de la Tasmanie, des Falklands etc.. De plus, quoi de plus stimulant pour une famille bourgeoise que de voir cette jeune mère de deux enfants et qui en aura peut-être d'autres, donnée en exemple à l'univers ! L'unité d'un couple, la profonde union d'une famille, la perspective d'une éducation britannique qui fera de cette famille Windsor une référence pour les générations futures, comme elle l'a été dans le passé.

Vous m'avez compris, tout peut être vu par les enfants à la télévision mais si d'aventure la télévision devait se développer, ce dont nous doutons, il serait indispensable, afin de préserver notre culture bourgeoise, d'inventer une télévision qui ne pourrait être regardée par les enfants : une télévision avec un code secret uniquement connu des parents, mais nous serons là à l'aube du XXIème siècle.



Michel WEULERSSE

SOUVENIRS - ANECDOTES

*Pas un seul numéro ne serait concevable sans la participation de Tante Colette.
Inaugurant notre galerie de portraits, Tante Colette nous brosse celui d'une figure marquante : son grand-père.*

Alfred THUILLIER (1839-1912)

par Colette LAMY - Lassalle



Je tiens à évoquer l'image de mon grand-père, Alfred Thuillier, mort en 1912 alors que j'avais six ans et dont le souvenir a été mal conservé alors qu'il fût un homme exceptionnel.

Alfred Thuillier, né le 27 septembre 1839 à Vignacourt (Somme) passe toute sa jeunesse dans son pays natal dont il fréquente l'école primaire. Venu tout jeune à Paris, il débute modestement chez un entrepreneur de plomberie, la maison Lestienne. Par son travail et son application, il gagne l'estime de ses patrons et en 1860 ; à peine âgé de 21 ans il occupe déjà le poste de métreur. Ses connaissances professionnelles se développent rapidement et lui permettent de publier un ouvrage technique le "Tarif raisonné des ouvrages de couverture et plomberie" qui sera utilisé jusqu'à la fin du siècle. En 1869, Alfred Thuillier s'installe à son compte. Ses affaires prospèrent et ses bonnes relations professionnelles le feront élire vice-président de la Chambre syndicale des entrepreneurs en 1879. Entre-temps, s'étant marié avec Blanche Lestienne, il en a 3 enfants : Léon, né en 1873, Berthe (Lassalle) née en 1875 et Lucie (Landry) née en 1877. En 1880, il s'associe avec son frère Eugène pour fonder la maison Thuillier Frères. Il fera preuve dans son entreprise d'un sens social peu courant à son époque en instituant une Caisse de participation des employés aux bénéfices.

Il s'intéresse à la politique et est élu conseiller de Paris en 1890, puis président du Conseil Général de la Seine en 1899 et enfin sénateur en 1899. Il soutiendra la politique de séparation de l'Eglise et de l'Etat, en accord avec son anti-cléricalisme personnel, un anti-cléricalisme tel qu'il interdit à sa fille Lucie de se marier à l'Eglise avec un brillant normalien, fils d'un Conseiller à la cour de Paris et tel qu'il se réunit le Vendredi Saint avec ses amis pour manger du boudin !

Son programme économique mérite une attention particulière puisque cent ans plus tard, il nous paraît d'une modernité remarquable. Il a prôné, entres autres, la réduction légale de la durée maximum de la journée de travail à dix heures, la création de caisses de retraite pour les vieillards et les invalides du travail, la responsabilité des patrons en matière d'accident du travail.

L'ensemble de sa carrière peut s'expliquer par l'engagement d'Alfred Thuillier dans la franc-maçonnerie à l'âge de 25 ans. En effet, dès 1864, il entre à la Loge de la Rose du Parfait Silence qui dépend du Grand Orient de France et y côtoie aussi bien employés de bureau que le banquier Lazard. Il en franchit assez rapidement les échelons puisqu'en 1870, à l'âge de 31 ans, il est déjà "premier surveillant", grade le plus élevé après le "vénérable". Il faut rappeler ici l'esprit qui animait la franc-maçonnerie : défense de la liberté humaine, plein accomplissement de chaque individu, solidarité et fraternité avec les moins favorisés.

Alfred Thuillier meurt en 1912 et sa veuve (Granny) continuera, jusqu'à sa mort en 1936, à prôner un anti-cléricalisme agressif. Granny s'est, en effet, toujours opposée à ce que sa descendance se fasse baptiser et fréquente l'Eglise. A Vignacourt, les domestiques eux-mêmes étaient victimes de ces interdictions car Granny tenait à conserver les traditions anti-cléricales de son mari. Il a fallu attendre près de dix ans pour qu'elle accepte de se rendre aux mariages catholiques de tous ses petits-enfants.

SOUVENIRS - ANECDOTES

Parmi les réactions suscitées par la parution du numéro, l'une, toute à fait sympathique, est la lettre de Jean-Pierre LASSALLE qui est publiée ci-dessous.

Jean-Pierre LASSALLE
25 Bd. du CHATEAU
92200 NEUILLY SUR SEINE
T: 47 47 20 20

Ma chère Caroline,

Je suis Jean-Pierre, fils de Jean LASSALLE, cousin germain de votre père avec lequel j'ai vécu une bonne partie de ma prime jeunesse (nous partagions la même chambre Boulevard Flandrin, ainsi que quelques unes de nos petites amies... mais en tout bien tout honneur bien entendu!).
J'ai été très intéressé par votre TRAIT D'UNION, que m'a remis votre oncle Claude à la réunion de samedi dernier et je vous félicite pour cette heureuse initiative. Je compte bien recevoir les prochains numéros, et je vous adresse ma cotisation de "membre correspondant" car je suis prêt à collaborer à votre entreprise, si je peux vous apporter quelques éléments.
A la demande de Tante Colette, je vais rechercher dans les archives de la Société LASSALLE (ex THUILLIER fils & LASSALLE, ex THUILLIER frères), des documents relatifs à la création de cette entreprise familiale (vers 1868?) et aux initiatives sociales de nos ancêtres.
Je crois avoir remarqué une inexactitude dans l'arbre généalogique LASSALLE, Marguerite épouse Marcel PAISANT (deux fils: Jacques, décédé, et Michel), n'était pas la fille de Lucien LASSALLE, mais probablement sa cousine germaine.
Je joins aussi à ma lettre l'arbre généalogique de la branche Jean LASSALLE, qui ne figurait pas au N° 1, par manque de renseignements sans doute.
Quelques précisions sur les représentants de cette branche.
Geneviève LASSALLE et la famille SABBAGH vivent à Cannes.
La famille KEEFE (Peter est américain) vit aux environs de Washington D.C.
La famille CHENU réside à Versailles et était présente au complet à la réunion du 8 chez Claude et Monique.
La famille DEMNARD vit à TOULOUSE.

Faisant appel à mes souvenirs d'enfance, je vous raconterai que j'ai passé toutes mes grandes vacances successives, dont je garde un souvenir inoubliable, à Hardelot et à Vignacourt, avec votre père et Claude. Nous formions la bande des "grands", opposés aux "petits": Marc, Bernard, Catherine (Spalter) seule fille, la pauvre, et Didier. Les Weulersse n'existaient pas encore. De temps en temps se joignait à nous Dominique (Lantz-Delmas), petite fille de Lucie (Landry) et qui nous a hélas quittés. Mais c'était une "grande" grande, qui nous intimidait un peu et ne s'intéressait guère qu'à Claude... à qui sa situation d'ainé conférait d'autres privilèges! Les "adultes" lui avaient confié la clef de la cave, et c'est lui qui approvisionnait leur table en vins... et, je dois le lui reconnaître, parfois nous aussi, certains soirs venus... mais pas assez souvent au goût de votre père ni au mien, car votre oncle avait des principes! Quant à nous deux, notre mission de confiance consistait d'aller à bicyclette porter les lettres à la poste (et Dieu sait qu'on écrivait souvent à cette époque), distante de plusieurs kilomètres par un mauvais raccourci où nous nous prenions pour les Duclos-Lassalle (non, pas de la famille...) ou les Bernard Hinault de maintenant. Mais il est temps que je m'arrête, me réservant éventuellement pour les numéros suivants.

Affectueusement à vous, et encore mon admiration et mes félicitations pour le travail que vous avez entrepris.

SOUVENIRS - ANECDOTES

par Françoise BASTID (Chappey)

Avant de parler ici de mon métier comme me l'a très gentiment demandé Caroline (dont je salue au passage l'idée "géniale" comme diraient mes enfants, du trait d'union), donc, avant de parler de mon métier qui m'intéresse beaucoup, mais qui n'intéresse pas forcément tout le monde, je parlerai, comme Frédéric, de tout autre chose.

Comme il reste, Dieu merci, pas mal de "petits Chappey", je voudrais parler pour eux des frères Jo et Marcel Chappey. Je n'oublie pas leur sœur, l'adorable "Tante Mimi" mais sa vie, si triste, si romanesque, fera l'objet de ma prochaine contribution à ce trait d'union.

Les deux frères Chappey étaient issus d'une famille de tout petits bourgeois d'Avesnes sur Helpe (Nord). Leurs parents tenaient sur la grand-place une boutique de confection (de prêt-à-porter, dirait-on maintenant) "A la Belle Jardinière".

Je n'ai jamais connu mes grand-parents Chappey. Je sais que c'étaient des gens très modestes et très honorables, mais probablement pas ce qu'il est convenu d'appeler des intellectuels et il était difficile de présager la brillante destinée de leurs deux fils.

L'aîné, l'oncle Jo, normalien et agrégé de droit - le second, mon père, boursier de licence à l'école normale supérieure. Tous deux commandeurs de la légion d'honneur à titre militaire, ce qui est tout à fait exceptionnel pour des civils.

Si ces deux frères, qu'une considération et une affection réciproque ont uni tout au long de leur vie, sans défaillance, étaient sur beaucoup de points différents, et si leurs vies ont pris des directions différentes, je voudrais rappeler les points communs qui les unissaient et qui faisaient leur noblesse.

Jules CHAPPEY
Anne-Marie BOUDET
épouse CHAPPEY

Marcel.
Marie-Louise
Joseph.



D'abord leur immense culture classique, je me rappelle mon père faisant mes versions latines à livre ouvert. Et c'est cette distinction d'esprit qui a fait que, venant je le répète, d'un milieu très petit bourgeois et très provincial, ils se sont adaptés avec une extraordinaire aisance à cette grande bourgeoisie représentée par la famille Thuillier-Lassalle, dans laquelle le mariage de l'oncle Jo les avait introduit.

Et comme il est question de mariage, et bien leurs mariages respectifs présentent bien des similitudes, dans la réussite.

Leurs femmes s'appelaient toutes les deux Germaine, toutes les deux elles avaient fait de brillantes études au lycée Molière (où elles s'étaient connues), ce qui déjà était rare pour l'époque.

Puis toutes les deux avaient entamé des études supérieures : Tante Germaine avait commencé des études de médecine, interrompues par son mariage.

Quant à maman, elle avait mené à bien ses études de droit et poursuivi pendant quelques années une carrière d'avocate (une des premières avocates de l'époque), que la naissance de quatre enfants et surtout la guerre de 1940 avait interrompue.

Cela semble ordinaire aujourd'hui où presque toutes les jeunes femmes assument à la fois des enfants et une carrière, mais dans les années 1920-1940, c'était tout à fait exceptionnel.

Ces deux Germaine étaient par ailleurs, des femmes d'une activité et d'un dynamisme merveilleux, toutes les deux possédaient au plus haut point ce sens du devoir et cette abnégation qui les ont fait se dévouer totalement, sans réserve, à ces deux frères (surtout l'oncle Jo ...) Ceux qu'on appelle aujourd'hui des "machos" avaient besoin de femmes entièrement à leur dévotion.

Mais cela n'empêchait pas ces femmes, en dehors de leur rôle d'épouse et de mère parfaite, d'être des femmes pleines d'esprit et d'humour. Surtout maman qui a gardé jusque dans les trois dernières années, si tristes de sa vie, son sens de l'humour.

C'étaient aussi des femmes pleines d'intérêt pour les choses et les gens. Je me souviens des questions innombrables de Tante Germaine sur tous et toutes. Bref, des femmes exceptionnelles à la hauteur de ces hommes exceptionnels qu'étaient les frères Jo et Marcel Chappey.

Je pourrais raconter sur eux quatre, des souvenirs sans fin, mais il faut bien s'arrêter. Je voudrais tout de même dire un mot, même si cela paraît terriblement démodé à la nouvelle génération, de leur bravoure et de leur patriotisme.

Après une magnifique guerre de 1914-1918, ils se sont engagés en 1940, alors que, mariés et père chacun de quatre enfants, ils n'étaient pas mobilisés.

Je terminerai sur une petite anecdote qui, aujourd'hui me fait encore sourire lorsque j'y repense : un jour, l'oncle Jo me dit : "tu veux savoir quelles sont mes idées politiques ? Et bien, c'est à droite, toujours plus à droite".

Phrase que ne désavoueraient pas certains frères Chappey de la génération suivante

Françoise BASTID

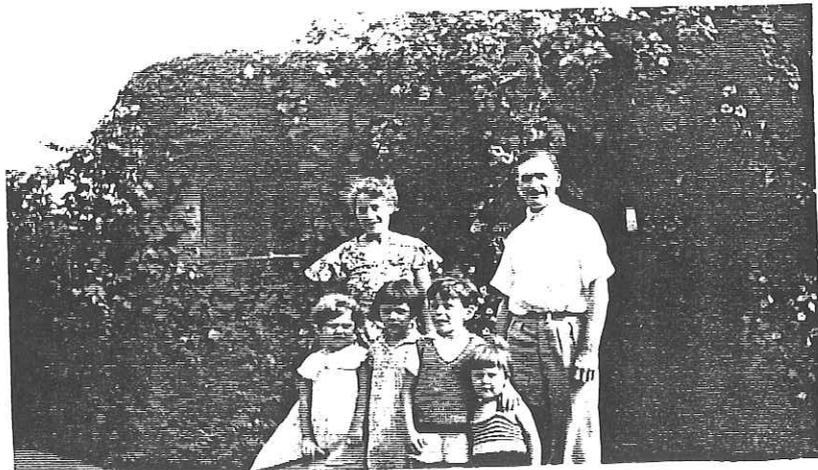


ZOPPOT 1927.

Berthe LASSAUE

GERMAINE CHAPPEY

Claude
Philippe



SOULAIRE .1932.

Germaine et Marcel CHAPPEY
Françoise, Annie Sornein,
Jean-Pierre et
Tolette .

SOUVENIRS - ANECDOTES

SAINT GERMAIN sur Vienne
par Catherine SPALTER - Lamy

En 1942, nos grands-parents, Berthe et Lucien LASSALLE, décidèrent de louer une propriété en Touraine pour les vacances de leurs petits-enfants. En effet, l'occupation allemande interdisait tout séjour au bord de la mer et Vignacourt, pillé et occupé, était inutilisable.

C'est ainsi que chaque été, pendant toute notre adolescence, mes cousins CHAPPEY et moi-même passâmes de merveilleuses vacances à Saint Germain sur Vienne.

Que faisons-nous dans ce chateau médiéval construit sans doute au XIXème siècle ?

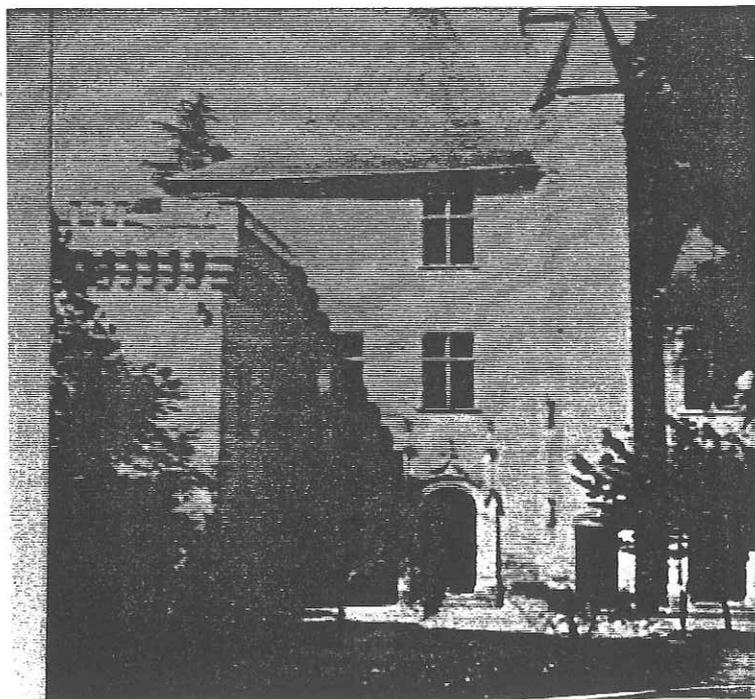
Marc et moi jouions interminablement à la crapette, jeu de cartes qui nécessitait plus de vigilance que d'astuce mais qui permit à Marc, pendant des années, de répéter cette litanie peu flatteuse : "agissons avec tact et intelligence, ce qui n'est pas ton cas!". Quand Marc ne me taquinait pas, moi qui était presque sa jumelle, il dévalisait la bibliothèque de notre voisine et propriétaire, Madame PORCHER. Il s'était en particulier pris de passion pour ZOLA, ce qui, à l'époque, n'était pas une lecture pour adolescent et ne manquait pas d'inquiéter les adultes qui, ne sachant trop que dire, ne disaient rien.

Nous jouions quelquefois au tennis sur un court en ciment craquelé avec des balles d'un autre âge. Nous jouions en double et pour créer un certain équilibre entre les deux camps, on me donnait Philippe comme partenaire. Notre équipe ne s'en sortait vraiment que grâce aux cris de Philippe qui, chaque fois que la balle se rapprochait de moi, disait : "laisse ! laisse!". C'est ainsi que mes progrès en tennis ont toujours été très lents !

En 1944, après le débarquement, nous étions, une fois encore, à Saint Germain. Comme il fallait rattrapper le temps perdu par ces vacances très prolongées, Philippe me donnait des cours de maths. En échange, on lui jouait au piano SWING MINOR ou NUAGES qu'il venait de découvrir.

Pendant cette période assez dangereuse où les Allemands encore parmi nous, sentaient pourtant leur fin prochaine, Maman (Tante Colette) essayait de canaliser sa bande d'adolescents dont elle avait seule la charge. C'est ainsi que, pour éviter le désordre des repas, les conversations futiles, les remarques cinglantes et inutiles, Maman décida qu'à chaque repas, l'un de nous ferait un exposé qui serait sagement écouté par ses commensaux. Je ne sais si nous étions très attentifs mais je ne garde aucun souvenir des sujets qui ont pu être abordés pendant cet été 44.

Mais le souvenir le plus cuisant de ma jeunesse a sans aucun doute été cette séparation topographique des sexes. Les garçons, Philippe, Marc, Bamy, Didier, beaucoup plus nombreux, s'étaient vu attribuer un immense dortoir d'où les échos de leurs rigolades quotidiennes me parvenaient au loin. Quant à moi, seule fille du groupe, on m'avait isolée dans une chambre sans âme que je partageais avec ma toute petite sœur, Florence. Un soir, alors que je regagnai cette chambre, tous les meubles avaient disparu ainsi que mon lit. Marc et Bamy, mes cousins favoris, mes contemporains, ne m'avaient laissé que la petite sœur qui hurlait dans ce désert...



DOSSIER : LA FAMILLE ET LA MEDECINE

Moïse et les Hébreux étaient dans le désert et beaucoup mouraient des piqûres de serpents. Sur l'ordre de Yavhé, Moïse façonna un serpent en airain autour d'un bâton. Quiconque aura été mordu par un serpent et regardera le serpent d'airain restera en vie (livre de la Sagesse).

Si je raconte cela, ce n'est pas pour annoncer que la galerie de portraits remonte à cette époque, mais pour vous rappeler que le caducée date de Moïse (env. 1200 ans av JC).

Ayant choisi l'ordre alphabétique, c'est donc par mon grand-père maternel que je commencerai. Ne pouvant tout publier dans ce numéro, d'autres portraits ou articles sur la médecine paraîtront dans le prochain trait d'union.

Don Côme ARRII - 1900-1981



Né avec le siècle à Sainte Lucie de Tallano, (important village niché dans la montagne à 20 kilomètres de Propriano), ou il passa son enfance entouré de ses 2 frères, de son père et de ses tantes, dans la maison familiale "le Palazzo" qui existe toujours. Sa mère avait été emportée par la tuberculose alors qu'il était très jeune, sans doute sa vocation de médecin lui est-elle venue de ce drame. Il fut élevé par les sœurs de son père. A cette époque, les femmes ne se mariaient pas afin de ne pas diviser les terres, seule la sœur aînée de son père se maria.

Son père, Léonce Arrii, était magistrat et exerçait la fonction de juge de paix à Lévie, bourg dont dépendait un certain nombre de villages. Fort apprécié pour ses jugements, il avait pour principe qu'un procès évité était un bon procès !

Après de brillantes études au lycée d'Ajaccio, comme il n'y avait pas de faculté en Corse, il choisit de se rendre à Alger plutôt qu'à Marseille étudier la médecine. A Alger il fit la connaissance d'Alice Blachette qui allait devenir ma grand-mère. Cette dernière, qui avait également perdu sa mère de la tuberculose, avait gardé un souvenir très vif de sa présentation à la famille corse et, l'un de mes grands plaisirs était de lui faire raconter. Je ne me lassais pas de ces descriptions, hautes en couleur.

Agée de 18 ans et habituée à un certain luxe, accompagnée de son père et de ses deux frères, ma grand-mère se rendit à Sainte Lucie de Tallano,

Les bergers du village et des environs étaient venus nombreux pour féliciter le fils du notable, faire la connaissance de la jeune mariée et ... pouvoir bénéficier d'une consultation gratuite pour eux et leurs bêtes. Car comme son père rendait justice par devoir, le jeune médecin se devait également de faire profiter son entourage de soins ... gratuits. C'est ainsi qu'ils défilèrent, dans le Palazzo, grande et austère maison construite en 1815, nombre de personnes, au plus grand dam de ma grand-mère qui se retrouvait seule, dans le grand salon, passant ses journées avec les tantes qui l'intimidaient et son beau-père avec lequel elle eut un excellent contact et dont elle gardait le souvenir d'un homme "noble".

Si bien que, récemment, quand mon frère Christian, jeune diplômé de médecine et jeune marié avec Sophie, envisagea d'aller faire un remplacement à Sainte-Lucie de Tallano, je me souviens de la réaction de ma grand-mère qui l'en a vivement dissuadé !

Mes grands-parents s'installèrent à Alger où mon grand-père fut rattaché à l'hôpital d'Alger avec pour spécialité les maladies nerveuses, puis ils gagnèrent Paris.

Toujours à l'écoute des autres, son regret fut de ne pas avoir pu s'établir comme spécialiste des maladies mentales. Son goût pour l'étude des caractères s'exprima à travers différents écrits dont une pièce de théâtre sur la folie de Charles VII. Il aimait écrire et a rédigé plusieurs ouvrages dont "L'homme et son destin" et "L'homme devant la médecine" dans lesquels il expose sa philosophie de la vie.

Pendant la seconde guerre, il était médecin en chef de la Croix-Rouge et allait sur le front chercher les blessés. Egalement installé comme médecin de quartier, il y a fait preuve de générosité et aida de nombreuses personnes pendant la guerre.

Né d'un père corse et d'une mère italienne, il était grand amateur de "bel canto" et il me semble encore entendre sa voix résonner. Il décéda le 11 novembre 1981 et je garde de lui le souvenir d'un grand-père, grand humaniste, qui nous a communiqué sa joie de vivre.

Caroline Ribadeau Dumas



Henri BONNET - 1889-1986

Henri Bonnet avait épousé Simone Lassalle Eminent médecin, il comptait parmi ses amis intimes, Maurice Lamy qui allait devenir son beau-frère en épousant Colette Lassalle. Les deux couples étaient très proches et se voyaient très souvent. Henri et Simone Bonnet habitaient au Petit Monastère, à Ville d'Avray, qui abrita pendant la guerre des personnalités. Parmi ses voisins à Ville d'Avray Henri Bonnet comptait les frères Judet, grands amis. Devenu veuf, il épousa Odette Thomas et se retirera à Palluau où il décéda en 1986.

Voici ce qu'écrivit de lui Philippe Monod-Broca, gendre du Professeur Robert Debré, dans la Semaine des Hôpitaux de Paris en 1988.

C'était un homme franc et loyal. Il a gardé jusqu'à la fin sa voix bien timbrée, son intérêt pour autrui, sa mémoire, son intelligence.

Il était né le 2 octobre 1889 dans le petit bourg de Gouzon sur l'Allier où son père était médecin. Sa vocation se dessina en l'accompagnant dans la carriole utilisée pour faire la tournée des malades. Qui sait si la vue des conditions de vie dans les campagnes, en cette aube du XX^e siècle, ne l'a pas orienté vers la bactériologie, l'hygiène, l'épidémiologie ? Il devait y penser lorsqu'il fonda en 1920 l'enseignement de l'hygiène à l'Ecole Normale Supérieure d'Institutrices de Fontenay aux Roses pour diffuser les notions modernes d'hygiène dans l'enseignement primaire.

Henri Bonnet fut avant tout, un homme de laboratoire. Ses travaux qui comportent une centaine de titres ont porté notamment sur la rougeole, le staphylocoque, le streptocoque et la tuberculose. Il s'attacha à l'étude de l'immunité de surinfection.

Il s'est formé auprès d'éminents maîtres et en particulier Robert Debré. Leur collaboration dura un demi-siècle et ne fut brisée que par la mort de Robert Debré en 1978. La plupart de ses maîtres étaient des cliniciens. Cette génération qui a créé les laboratoires hospitaliers et privés restait extrêmement proche des malades. Ces médecins faisaient eux-mêmes les prélèvements, connaissaient les maladies et leur traitement. Ils savaient l'importance, l'enjeu de leurs examens aussi bien pour le diagnostic que pour le traitement. Henri Bonnet n'a jamais hésité à se rendre d'urgence, fut-ce en pleine nuit, au lit d'un malade pour un prélèvement de gorge ou une hémoculture et ceci aussi bien à l'hôpital Hérold qu'au domicile des malades.

Sous l'égide de Robert Debré, il créa le laboratoire de séroprophylaxie de la rougeole aux Enfants Malades en 1925, il fut le conseiller technique du Ministre de la Santé Publique en 1922 pour la médecine préventive et le redevint en 1940. En 1945 à la demande d'Henri Frenay, Ministre des Déportés et Réfugiés, il organisa le rapatriement des prisonniers et déportés. Son expérience, son bon sens, ses travaux, ses dons d'enseignement lui valurent d'accéder à l'agrégation de bactériologie en 1939.

Il a consacré beaucoup de temps à l'enseignement et a réformé l'enseignement pratique de la bactériologie à la Faculté de Médecine de Paris. Son esprit clair et logique, la concision et la précision de son style expliquent le succès du précis de bactériologie qu'il écrivit en 1936 avec Nevot pour guider les travaux pratiques des étudiants. Ce livre est resé pendant 30 ans un bréviaire et connu 5 éditions, la dernière en 1964. Lorsque parut en 1945 le nouveau précis de pathologie chirurgicale, c'est à lui que les chirurgiens demandèrent d'écrire les 2 premiers chapitres consacrés à l'infection.

A partir de 1944 vont se manifester pleinement ses dons d'organisateur. Il accède au poste de Directeur de la Croix-Rouge Française qu'il occupe de 1944 à 1947 sous la présidence du Professeur Justin-Besançon. En 1947, il crée pour l'UNICEF le premier cours de pédiatrie sociale. Ce cours mis sur pied en trois mois eut un grand succès qui lui attira les plus chaudes félicitations du Docteur Pate alors Directeur Général de cet organisme. Sous l'égide du Fonds International de Secours à l'Enfance (FISE) il participe à la campagne de vaccination par le BCG en Afrique du Nord et y réalise des prodiges d'ingéniosité car on manquait de tout. Ces activités vont le conduire au Centre International de l'Enfance où il travaillera près de 20 ans. Le Centre est créé en 1949 et s'installe à Longchamp. Il en est le premier directeur, en 1950, puis devient directeur des Enseignements (1950 à 1957). Il continuera d'y travailler jusqu'en 1967 comme conseiller d'orientation des étrangers dont il organise les études. Ses fonctions lui firent parcourir l'Europe et nouer de Lisbonne à Bucarest des amitiés durables.

C'était un patriote courageux, il le montra d'abord comme médecin-auxiliaire du 21^{ème} régiment d'artillerie pendant la 1^{ère} guerre mondiale. Il revint décoré de la croix de guerre et officier de la Légion d'honneur. Sous l'occupation il fut membre de la commission consultative médicale de la Résistance. A la libération de Paris, il fut désigné par Pasteur Valléry-Radot comme chef de la Défense Passive et intronisé à la Préfecture, *manu militari* par ses amis les frères Judet, creusois comme lui.

Sa franchise, son esprit libre, son indifférence aux honneurs et aux titres expliquent son rayonnement et lui attirèrent beaucoup d'amis parmi lesquels Maurice Lamy qui allait devenir son beau-frère.

Il prit sa retraite à Palluau dans l'Indre et y vécut heureux avec sa seconde épouse. Sa gaieté, sa verve, ses talents de conteur attirèrent jusqu'à la fin parents et amis venus de Paris et d'ailleurs. C'est à Palluau que la mort vint prendre cet homme de bien qui a grandement honoré notre profession.

Germaine CHAPPEY - Lassalle - 1897 - 1980

Ma mère fit de brillantes études secondaires au lycée Molière, à Paris, qui furent sanctionnées par l'obtention du baccalauréat, ce qui n'était pas courant pour des jeunes filles à cette époque.

Encouragée par sa grand-mère, elle décida tout naturellement de poursuivre ses études et son altruisme, son intérêt pour les autres lui firent choisir de devenir médecin.

Mais nous avons très peu de souvenirs des études médicales de notre mère. N'ayant jamais été malade, sauf quelques "bobos" ou maladies d'enfant, je n'ai pas de souvenir des soins éclairés qu'elle aurait pu me prodiguer. Dans un sens je le regrette aujourd'hui.

Son mariage avec Joseph Chappey qui, jeune diplomate, l'emmena à Genève (où il avait un poste à la Société des Nations), à Dantzig et à Vienne, ne lui permit pas de poursuivre ses études jusqu'au doctorat.

Parmi les souvenirs, nous avons le témoignage d'Oncle Maurice Lamy qui a toujours dit son admiration pour Germaine Lassalle, reçue dans les toutes premières à l'externat des hôpitaux de Paris. L'autre témoignage est cette photo que nous publions qui la montre en jeune élève dans le service du Professeur Brachet en 1917.

Nous avons essayé de recueillir le témoignage de Madame Dolfuss qui, âgée à ce jour de 95 ans, se rappelait très bien de Germaine Lassalle avec laquelle elle avait fait ses études médicales mais n'a pu en dire en davantage. Tante Colette Lamy a contacté Georges Sée, cousin de Madame Dreyfus également condisciple de Germaine mais il n'a, à ce jour, pu donner d'informations.

Maman n'a jamais exercé mais a gardé toute sa vie des relations amicales et suivies avec ses anciennes condisciples.

Philippe Chappey



Maurice LAMY - 1895 - 1975



Lors d'une conversation avec quelques amis, Maurice LAMY avait parié qu'il pourrait, en cinq minutes, aussi bien décrire sa cafetière qu'évoquer le passé, le présent et l'avenir de l'Europe. On trouvera ici le premier de ces deux textes, rédigés par lui à la suite de ce pari.

On peut tout dire en cinq minutes :
LA CAFETIERE (1950)

L'admirez-vous ma cafetière ? Elle est faite d'une belle matière, d'un argent bien franc, bien pur, bien honnête. Si vous ne me croyez pas sur parole, regardez le double poinçon qui apporte ici son témoignage. L'aimez-vous ? Elle est blessée, c'est vrai. Des bosses la déforment, la défigurent un peu, qu'elle doit aux secousses des voyages et aux brutalités des déménageurs qui l'ont maniée sans tendresse. La teinte n'en est pas très belle, un peu jaunie. C'est que l'argent exige des soins et de la diligence et l'on ne peut plus se faire servir, vous savez. Ma grand-mère disait déjà cela. Peut-être, cette cafetière, l'auriez-vous aimée plus simple, une forme sans décor. Je vois, vous auriez voulu une pièce d'orfèvrerie d'un style plus dépouillé, vous préférerez Louis XVI à Louis XV. Au fait, c'est devant un Louis XV bien approximatif que nous sommes ici. Bien sûr, je suis d'accord avec vous, trop d'arabesques et de godrons, de festons et d'astragales. Cette pièce, voyez-vous, je pense qu'elle vint au jour sous le proconsulat de Mac-Mahon plutôt que sous le règne du Bien-Aimé. Je crois bien - je vous le dis en confidence - je crois bien que ce n'est pas celle que renversa son royal amant quand la Pompadour lui dit : "La France, ton café fout le camp !".

Eh bien, si républicaine qu'elle soit, je l'aime ma cafetière ! Elle me rappelle tant de souvenirs. Dans ma bonne ville d'Amiens, ce n'est pas tous les jours qu'on la mettait sur la table, le dimanche seulement, pour le déjeuner que nous prenions chez nos grands-parents. Après la langue de veau, le gigot de mouton encadré de flageolets tendres, après ce fromage sans lequel le meilleur repas est, dit-on, une belle à qui il manque un œil, paraissait sur la table un Saint-Honoré de belle taille, glacé de sucre fondu, centré d'une crème fraîche et onctueuse, c'était un hommage à ce Saint-Honoré qui fut notre évêque mais aussi le

patron des boulangers, peut-être aussi celui des pâtisseries. Ursule, la bonne, apportait alors la cafetière. Ma grand-mère maniait avec prudence le manche de métal brûlant et versait dans les tasses, celles des grandes personnes, ce breuvage odorant dont Madame de Sévigné disait "qu'il passerait comme Racine ou bien Racine comme lui !". Comme il est malaisé de prévoir l'avenir ! Le café est toujours de mode et le Théâtre Français, la semaine passée, a repris Britannicus. Mais laissons la marquise et revenons à ma grand-mère. Elle ne tardait pas à s'assoupir sur "la Semaine religieuse" pendant que la tête de mon grand-père dodelinait doucement sur son journal. Mon père nous aidait alors à ranger et à classer nos collections de cartes postales. Elles étaient à la mode les années 1906. Mon frère avait, par droit d'aînesse, choisi de collectionner les gares ; au cadet il restait les théâtres. Faut-il vous dire que je me jugeais mal partagé. Nos psychanalistes d'aujourd'hui auraient dit de moi que j'étais "complexé" ou bien que j'éprouvais un sentiment de frustration. C'est que les théâtres sont moins nombreux que les gares, en France, et ma collection était maigre. Et puis, c'étaient des façades un peu froides que les miennes, des édifices un peu morts que n'animait ni la puissance des locomotives, ni les volutes des vapeurs et des fumées. Les cadets sont bien malheureux.

Voilà bien des souvenirs. Pour moi, ce soir, cette cafetière, comme pour Proust sa petite madeleine, c'est l'évocation des lieux et des êtres, des jours et des joies, la tendresse, toute l'enfance....
"Objets inanimés, dit le poète, objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et à la force d'aimer".

Trois jours avant de mourir, Maurice Lamy pria son épouse de me transmettre une demande, la dernière qu'il m'adressa, celle de retracer à grands traits sa vie et son œuvre devant l'Académie de Médecine.

Me voici donc essayant d'exaucer de mon mieux le vœu de mon ami.

Pendant cinquante ans, nos existences et celles de nôtres se sont rapprochées, comme emmêlées, nos familles se sont liées, nos collaborateurs se sont associés. Aussi est-ce au nom des miens que je m'adresse aux siens auxquels me rattache tant d'affection. Mes paroles s'adressent à vous aussi, Monsieur le Président, et aux confrères de notre Académie pour qui il a travaillé pendant toutes ces dernières années même quand la maladie l'accablait.

De treize ans mon cadet, Maurice Lamy est né à Amiens en 1895. Comme il n'arrivait point rarement en ce temps là, quinze jours avant l'avoir mis au monde, sa mère mourait d'infection puerpérale. Son père devait élever seul ses deux fils, le frère aîné de Maurice et lui-même. Homme rigide, assez froid dans ses manières, esprit libéral mais enfermé dans cette vie étroite que menait la bourgeoisie en province à la fin du 19^e siècle, il accomplissait avec ponctualité son métier d'avocat mais ne se sentait point capable de réunir ses deux enfants dans la chaleur d'un foyer, aussi furent-ils confiés à leurs grands-parents.

Maurice Lamy fut élevé dans une institution religieuse où son père espérait qu'il pourrait bénéficier d'une formation solide. En ce temps, la discipline régnait dans les classes. On y enseignait les humanités ; le latin, langue morte, était encore vivant et occupait une grande place dans les programmes depuis la sixième jusqu'à la rhétorique et la philosophie. Parfois on y apprenait encore, aux plus grands élèves, à écrire en vers latins ce qu'à juste titre on n'osait point appeler des poèmes. Ces obligations religieuses étaient rigoureuses. Chaque matin le collégien assistait à la messe ; chaque jour les enfants recevaient une longue leçon d'instruction religieuse. Maurice Lamy fut marqué, plus profondément sans doute qu'il n'apparaissait à ceux qui le côtoyaient ou même vécurent assez près de lui, par ce milieu, ces enseignements et cette obéissance aux rites de la religion catholique.

Les distractions étaient rares et les heures s'écoulaient sans gaieté. Même la sortie du dimanche était austère ; le père venait déjeuner avec ses deux fils puis les promenant à pied tout au long des boulevards et des rues de la vieille ville picarde. C'est au cours de ces promenades dominicales où souvent il côtoyait l'admirable cathédrale que Maurice Lamy jetait, pour reprendre ses termes mêmes, un regard aîmé, à la dorée vierge qui occupe le milieu du porche et que Ruskin aimait pour sa joliesse et son sourire.

Cette enfance fut sans grande joie, privée de la

douceur d'une présence maternelle, aussi Maurice Lamy prit-il l'habitude de garder en lui-même ses sentiments personnels. Mais l'école développa chez lui le goût du travail exact, le respect de l'ouvrage bien fait, l'attrait pour la culture de l'esprit.

Peu après la sortie de l'école, son père l'envoya en Angleterre et en Allemagne. Grâce à ces séjours, il put parler aisément ces deux langues et profiter de cet inappréciable enrichissement. Jeune étudiant, il est envoyé à Paris, pour y faire des études de droit comme son père. Mais un immense ennui l'envahit, il s'échappa et entreprit ses études médicales sous les auspices d'un vieux maître, le Docteur Belin que j'ai aperçu jadis. Celui-ci exerçait alors la médecine dans cette ancienne Charité dont nous parlions avec Maurice Lamy et dont nous regretions ensemble la fâcheuse disparition car elle évoquait dans ce quartier bruyant, un monastère construit autour d'un jardin paisible, au coin de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères. Belin était considéré comme un bon cardiologue car, disait Maurice Lamy en souriant, il auscultait avec soin les cœurs, reconnaissait les souffles, les frotements, les roulements, en penchant sa tête sur la poitrine de ses malades que la surveillance recouvrait d'une serviette qui servait pendant huit jours ! C'est Belin qui inspira au jeune Maurice Lamy cet idéal absolu, le plus beau qui fut : devenir médecin des hôpitaux de Paris.

Le premier des maîtres de Maurice Lamy fut Louis Ramond. Il plut à cet homme souriant, accueillant, clinicien subtil, professeur très clair qui joua un rôle important dans la formation de nombreux médecins. Dès ce moment, je dois dire, Maurice Lamy trouva que la science de Louis Ramond s'arrêtait un peu trop nettement à l'étude purment clinique. Louis Ramond, au jugement sensé et à la thérapeutique sage, devait compter Maurice Lamy parmi les meilleurs de ses élèves. Dès que celui-ci fut nommé interne, en 1923, Louis Ramond le dirigea vers l'Hôpital Bretonneau où Louis Guinon venait de perdre son interne à la suite d'une scarlatine. Le même malheur arriva peu après dans mon service ; nous ne

devons pas oublier les drames douloureux de ce temps. Je faisais alors un remplacement dans cet hôpital. Robert Broca était mon interne et l'ami de Maurice Lamy. Monsieur Guinon, fatigué et souffrant, quittait son service de bonne heure et Lamy descendait pour rester aux côtés du jeune médecin des hôpitaux et agrégé que j'étais. Notre enthousiasme était tel que nous prolongions très tard dans la nuit nos examens cliniques. C'est là, je crois, que Maurice Lamy prit le goût de soigner les tout-petits et l'amour des enfants, indispensable au pédiatre. Un jour, alors qu'il croyait que personne ne le regardait, nous le vîmes faire un geste, pour nous inattendu, nous qui le sentions si timide, si réservé : donner une poupée à une petite leucémique dont le sort nous faisait grand peine.

Parmi ses maîtres, Jules Milhit était un de ceux qu'il aimait le plus. Ce petit homme au grand désintéressement, simple et sage, était d'une extrême gentillesse ; c'était en outre un excellent clinicien et un pédiatre d'une science solide.

Maurice Lamy fut ensuite l'élève de Prosper Emile-Weil. Il se plaisait en compagnie de ce chef qui lui apprenait l'hématologie et en même temps l'entraînait vers ses hypothèses et ses idées, car on disait qu'il en avait au moins une par jour... Puis il travailla avec Paul Chevallier et fut aussi très séduit par cet homme original dans ses pensées, original dans sa conduite, original dans ses orientations sociales et politiques, en même temps que courageux et franc. Paul Chevallier a joué un rôle plus grand que certains ne le croient dans l'élaboration des doctrines hématologiques actuelles et dans la fondation de la grande école hématologique française.

Et puis, ce fut Léon Bernard. Nous avons éprouvé le même élan respectueux et affectueux pour cet homme grand, beau, séduisant, cultivé, dont la valeur justifiait les honneurs qu'il aimait ; son style de vie éclatant et généreux attirait tout ceux qu'il enrichissait de ses idées originales et de son besoin d'action collective. Pendant sept ans, Maurice Lamy fut son élève et des liens d'amitié se nouèrent entre eux. Maurice Lamy continuait de donner des soins aux enfants tuberculeux et d'étudier la prévention de la tuberculose du jeune âge à la crèche Laennec. Du temps de mon internat chez le jeune Landouzy, j'avais commencé ce travail, continué ensuite avec Marcel Lelong. Nous fumes, Marcel Lelong, Julien Marie, Maurice Lamy et beaucoup de jeunes cadets, unis dans le chagrin lorsque, bien jeune encore, en plein épanouissement de sa notoriété mondiale, Léon Bernard disparut.

Grâce à Léon Bernard, j'avais connu un américain de haute valeur, Alan Gregg, l'un des fondateurs de la

pédagogie médicale. Alan Gregg était installé en France où il représentait la Fondation Rockefeller, qui avait alors orienté sa générosité vers le soutien de la lutte antituberculeuse en Europe et en particulier en France. J'étais devenu son ami et lui fis connaître Maurice Lamy auquel il attribua une des nouvelles bourses de séjour aux Etats-Unis accordées aux jeunes médecins français. Ainsi, l'un des premiers, Maurice Lamy devait partir vers les laboratoires du Nouveau Monde. Nos étudiants alors ensemble les maladies infectieuses redoutables pour les enfants. Dochez venait de démontrer le rôle pathogène du streptocoque de la scarlatine. G.H. et G.F. Dick en extrayaient une toxine. Maurice Lamy fut admis dans leur laboratoire de Chicago et conquit leur estime et aussi celle de William Park, savant cultivé, personnage distingué et grand hygiéniste. Ils lui proposèrent de rester aux Etats-Unis pour y continuer ses travaux de chercheur, mais Maurice Lamy refusa et revint parmi nous. Marqué par ce séjour, ses connaissances enrichies, il resta rempli d'admiration, non seulement pour l'équipement des laboratoires américains mais aussi pour la valeur, la probité scientifique et l'enthousiasme des chercheurs aux Etats-Unis.

C'est peu après son retour qu'il devait se marier. C'est de ce temps que datent ses concours pour le métier de médecin des hôpitaux où il est nommé en 1934. Deux enfants sont nés, une belle vie commence. J'occupais à ce moment un service à l'Hôpital Herold. Je l'appelle auprès de moi pour diriger la consultation fondée pour l'accueillir. L'hôpital était dépourvu de tout et nous essayions, non seulement d'exercer une médecine correcte, mais de poursuivre les recherches que j'avais entreprises malgré la pénurie déolante d'un pauvre équipement. Il fallait tout faire à partir de rien, mais nous étions heureux d'être rapprochés.

Plus tard, Maurice Lamy est chargé de la consultation de l'Hôpital des Enfants Malades puis de la direction, dans cet hôpital, d'un service où il restera jusqu'à la fin de sa carrière professionnelle et hospitalière. Sa vie familiale s'épanouit sans souci, un troisième enfant est né ; il jouit pleinement de la réussite de sa vie professionnelle.

Et cependant la paix du monde est gravement menacée, l'inquiétude monte, puis la guerre éclate.

Maurice Lamy, qui avait souffert de ne pas pouvoir être mobilisé pendant la première guerre mondiale, multiplie les démarches pour être appelé au service actif. Il est affecté à un navire de guerre. Il garde de ce temps une impression pénible : beaucoup d'officiers de notre marine nationale, tout prêts à se battre avec le plus grand courage et à sacrifier leur vie pour l'honneur du pavillon et la défense de la

7.

patrie se sentent, obéissant à une tradition périmée, davantage les ennemis de la Grande-Bretagne que ceux de l'Allemagne hitlérienne. Quand on apprend que l'armistice est signé, certains vont même jusqu'à le fêter alors que lui ne peut cacher son immense chagrin. Pendant l'occupation il se montre tel qu'il devait être, n'acceptant pas l'armistice, fidèle à ses amis anglais, convaincu de la qualité et de la ténacité du peuple britannique. Il est sûr du succès final et soutient par son courage, sa perspicacité, ses paroles énergiques, le moral de ceux qui sont abattus. Après la libération de Paris, il s'engage dans l'armée « Rhin et Danube », entraîné par le Général de Lattre-de-Tassigny. Celui-ci est séduit par les qualités de Maurice Lamy qu'impressionne ce grand chef aux allures fastueuses, généreuses, courageuses et qu'on appelle, vous vous en souvenez, le Roi Jean.

La paix revenue, le voici reprenant son service de l'Hôpital des Enfants Malades. Il rassemble ses élèves, réunit un groupe de chercheurs et fonde une école qui s'oriente vers une discipline jusqu'alors peu développée, la génétique médicale. Il obtient que les laboratoires aidés par l'Institut National d'Hygiène, qui deviendra l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale et par le Centre National de la Recherche Scientifique, assurent le développement d'un véritable Institut de Génétique Médicale. Suivent ses plans, des bâtiments nouveaux sont construits et aménagés, où Jean Frézal aujourd'hui, succédant à son maître, poursuit son œuvre et la fait progresser.

En 1951, Maurice Lamy occupe comme professeur, la première chaire de génétique médicale du monde qui est créée pour lui à la Faculté de Médecine de Paris.

En 1967 il est élu membre de notre Académie. En 1970, il est nommé secrétaire annuel, et trois ans plus tard succède au regretté Henri Bernard comme secrétaire perpétuel. Libéré par la retraite, il s'attache à améliorer les conditions de travail de notre Académie. Il veut et peut en transformer les locaux, en modifier les statuts et les règlements. Il cherche à augmenter l'intérêt de nos séances du mardi, à organiser pour notre plus grand profit des débats voués à un grand sujet. Il a l'ambition de faire retrouver à l'Académie son prestige d'autrefois et son autorité auprès du gouvernement, de l'opinion médicale et de la nation tout entière. Souhaitons que ce message que nous adresse ainsi Maurice Lamy soit écouté. Avec énergie, Maurice Lamy continue à travailler pour notre compagnie, même quand la maladie, sournoisement, jour après jour, diminue ses forces et finit par l'emporter le 28 août 1975.

L'œuvre scientifique de Maurice Lamy est considérable. Avec le recul du temps nous pouvons apprécier

sa valeur, et remarquer que les affirmations qu'il a avancées ont été confirmées, que son effort a déterminé un très grand élan qui ne cesse point. Au début, ses recherches sont orientées vers les maladies infectieuses que nous étudions ensemble : la tuberculose, les pneumopathies de l'enfant, la scarlatine, l'infection à cytomégalovirus, la maladie des griffes du chat, l'herpès de première invasion chez le nouveau-né, le rhumatisme chronique, la maladie de Still, l'érythrodermie desquamative communément appelée la maladie de Lyell dont nous avions apporté la description initiale. Profitant de sa compétence hématologique, il reconnaît de nouveaux syndromes d'anémie et d'insuffisance immunitaire où sa marque est si nette que ces syndromes portent le nom de forme française, opposée à la forme suisse ou américaine.

C'est un moment crucial dans la carrière scientifique de Maurice Lamy lorsque, suivant les conseils que je lui donnais, il décide de se vouer délibérément et totalement à l'étude des maladies héréditaires. Nous avions étudié ensemble les problèmes posés dans ce domaine par la maladie de Minkowski-Chauffard et j'avais été frappé par la valeur des recherches sur l'hérédité de cette maladie poursuivies alors par Maurice Lamy avec un intérêt vraiment passionné. Pendant quarante ans, il étudie les différents problèmes de la génétique appliquée à l'espèce humaine, il apporte à cette science une contribution personnelle et originale qui est connue par des publications universellement réputées, par le retentissement de son enseignement donné à l'hôpital. C'est en génétique médicale qu'il a illustré son nom.

Pour progresser, il faut réunir et diriger avec le talent d'un chef d'orchestre un groupe de chercheurs formés dans différentes disciplines, depuis la médecine clinique, l'anatomie pathologique, la génétique formelle et la génétique appliquée jusqu'à la biochimie, l'épidémiologie et la statistique biologique dont Maurice Lamy est un des disciples les plus éclairés. Peut-être la place particulière qu'occupe l'école française en génétique médicale et en génétique humaine est-elle précisément liée au fait que l'équipe est dirigée par un grand clinicien averti, qui sait associer à ses qualités d'observateur la connaissance des disciplines fondamentales.

Je ne puis citer tous ses collaborateurs, mais comment ne pas évoquer les noms de Jean Frézal, Jean de Grouchy, Pierre Royer, Jean Rey, Pierre Maroteaux, Christian Nezelof, Clément Fauré, Henri Lestrade, Joseph Jos, Henri Mathieu, Guy Repessé, Nathalie Josso et Marie-Louise Briard. Enfin Marcel Aussannaire et Marie-Louise Jammet qui aidèrent tant dans son service ; tous deux étaient devenus et restent des amis intimes de sa famille.

Parmi les élèves qui ne s'engagèrent pas dans la pédiatrie, citons aussi Jean Dusset, Suzanne Barillon-Lamotte, Michel Lamotte, René Touraine, Jean-Pierre Bader et Jacques Dubrissy.

Les études que poursuit cette belle équipe sont d'abord consacrées aux jumeaux. Le problème a intéressé, passionné même, les hommes depuis bien longtemps. La mythologie, l'histoire évoquent cette singularité, comme la littérature et le théâtre. L'attitude de la famille et de la société varie suivant les mœurs différentes des époques et des pays. La naissance gémellaire est considérée tantôt comme une bénédiction divine, tantôt comme un événement funeste, et l'on sait qu'au Moyen Age il est arrivé qu'on étouffe entre deux matelas une femme qui avait donné naissance à deux jumeaux parce qu'on estimait qu'elle avait eu des liens avec le diable. Maurice Lamy prend ce problème à cœur. La consultation spéciale des jumeaux de l'Hôpital des Enfants-Malades, assurée grâce à la collaboration de Mesdames Pognan, Fauvert et de Mlle Schweiguth, connaît un grand succès et devient célèbre. Elle permet d'étudier mille cinq cents couples de jumeaux et quatre groupes de triplets. Dans ses études poursuivies avec minutie, perspicacité, esprit critique, il montre comment distinguer avec certitude les jumeaux monozygotes des dizygotes. Il cherche à comprendre la pathogénie de ces deux phénomènes, tire de la comparaison entre les jumeaux des lois de concordance et établit les corrélations qu'on en peut extraire. Ainsi l'origine génotypique de nombreuses affections est confirmée ou démontrée : maladie hémolytique, maladie exotosante, sténose du pylore, oxycéphalie par exemple. A l'inverse, l'origine acquise d'autres syndromes est affirmée : la plupart des malformations cardiaques, le myxoedème avec agnésie du corps thyroïde, la maladie de Little...

Des enquêtes génétiques approfondies, l'analyse des généalogies devaient permettre aussi d'établir le mode de transmission de nombreuses maladies. Ainsi dans la maladie hémolytique, l'étude de vingt généalogies prouve la transmission dominante. Dans la forme basse de la myopathia (maladie de Duchenne de Boulogne) observée dans 160 cas, neuf fois sur dix la transmission est récessive liée au sexe et une fois sur dix obéit au mode récessif autosomique. La transmission récessive de la mucopolysaccharidose est de même prouvée par l'étude de 54 familles alors que des travaux sur l'anencéphalie et le diabète sucré suggèrent le caractère multifactoriel de ces maladies. Nous pourrions multiplier ces exemples. Ce travail considérable est caractérisé non seulement par la richesse des informations mais par le remarquable esprit critique et le désir de voir clair et d'approfondir.

Ces recherches sur l'hérédité et les naissances gémellaires permettent à Maurice Lamy de publier sur les jumeaux un livre devenu classique et en même temps de réfléchir non seulement sur les conséquences biologiques des conflits entre l'hérédité et l'environnement mais aussi sur les notions morales et philosophiques du déterminisme et de la liberté.

Il fut un des premiers à s'intéresser aux erreurs innées du métabolisme, pour reprendre l'expression de Garrod, révélatrices de syndromes jusqu'ici mystérieux, alors que souvent un régime approprié sauve la vie des enfants et que la prévention permet, dans les cas heureux, d'éviter de graves troubles de l'intelligence. Maurice Lamy ne peut manquer cette transition vers la génétique biochimique dont il examine en tous sens la valeur. Jean Frézal et Jean Rey, dans un livre dont les deux éditions ont eu le plus légitime succès, Maurice Lamy a décrit tous leurs aspects cliniques, biologiques, génétiques et thérapeutiques. Qu'il s'agisse du dépistage de la phénylcétonurie ou de la leucineose et des mucopolysaccharidoses, du rachitisme vitamino-résistant, des troubles de l'absorption intestinale les plus divers, il suffit d'évoquer ces exemples pour que viennent à la mémoire les nouveautés mises en lumière par les travaux de son école.

S'engageant dans la voie ouverte par Raymond Turpin, Jérôme Lejeune et Marthe Gautier, Maurice Lamy démontre l'existence, non plus d'excès, mais de déficits chromosomiques. Il établit la relation entre certains de ceux-ci totalement inconnus jusqu'alors et les malformations congénitales variées, ainsi l'amputation totale ou partielle d'un bras chromosomique dont il donne avec Jean de Grouchy les premiers exemples.

L'étude de la chromatine nucléaire et celle du caryotype ont éclairé aussi d'un jour nouveau le problème des dysgénésies gonadiques. Avec Jean de Grouchy et Nathalie Josso, il modifie les idées reçues sur le syndrome de Turner et la maladie de Klinefelter. Il démontre avec Jean de Grouchy, Christian Nezelof, Jean Frézal et Nathalie Josso qu'un hermaphrodite vrai est déterminé par une mosaïque XX/XY et est certainement lié à une double fécondation de l'ovule. Les anomalies chromosomiques observées dans les leucémies ou dans les épanchements pleuraux de certains cancers amènent, d'autre part, Maurice Lamy à souligner les relations entre la cancérogénèse et les aberrations chromosomiques.

L'école française a apporté une contribution importante à la connaissance des maladies osseuses constitutionnelles. Pierre Marie, à l'époque où l'on essayait de voir clair dans l'étude nosographique des maladies du système nerveux, des muscles et des os, avait montré l'intérêt de ce sujet à ses élèves, Crou-

zon et Léri, dont les continuations nous font part encore à présent de constatations importantes. Maurice Lamy, de son côté, avec Pierre Maroteaux, nous a apporté toute une moisson de descriptions originales et d'idées nouvelles. Il commence par donner avec Pierre Maroteaux une classification des chondrodystrophies génétiques, par rappeler leurs caractères radiologiques et génétiques et par décrire plusieurs maladies héréditaires du squelette qui n'avaient pas été identifiées. Celles-ci sont tantôt confondues avec certains nanismes ou certaines ostéopétroses, tantôt totalement inconnues. La description des lésions osseuses s'accompagne de celle d'autres organes et tissus, les yeux, le cerveau, les oreilles, le voile du palais et le cœur par exemple. En clinicien raffiné, Maurice Lamy découvre dans les familles de malades atteints d'ostéogenèse imperfecta des signes peu apparents et bien révélateurs, une surdité légère, un crâne à rebord, des dents transparentes, traces de la transmission du gène par des sujets au squelette solide.

Une des plus pittoresques des découvertes de Maurice Lamy et de Pierre Maroteaux est celle de la psychosomatose qui est en vérité la maladie dont fut atteint le peintre Toulouse-Lautrec. Vous vous rappelez la silhouette de cet artiste magnifique. Ce petit homme — il était vraiment nain — était perpétuellement juché sur un tabouret très élevé pour se trouver au niveau des modèles qu'il peignait. On était frappé par la brièveté de ses membres. Des traumatismes légers avaient provoqué des fractures et l'on attribuait à celles-ci la diminution de sa taille alors qu'elle était due à la dyschondroplasie dont il était atteint. Son crâne volumineux était toujours couvert d'un chapeau pour cacher l'ouverture de la grande fontanelle. Elle avait frappé certains de ses contemporains, dont Francis Jourdain qui rappelle cette déformation dans ses mémoires. Toulouse-Lautrec a toujours porté une petite barbe pour dissimuler le retrait de sa mâchoire inférieure. Bref, il présentait tous les traits d'un syndrome jusqu'alors inconnu, décrit par Maurice Lamy et Pierre Maroteaux.

Qu'on ne croie pas que ces études descriptives soient seulement utiles pour la précision des diagnostics. Maurice Lamy ouvre la voie aux recherches pathogéniques, biochimiques, qui permettront, lorsqu'on ira plus loin que l'eugénique, d'envisager une thérapeutique. Dès à présent les recherches de biologie et de physiologie sur le cartilage permettent à Maroteaux, qui continue l'œuvre de Maurice Lamy, d'éclairer de nouvelles lumières des domaines de la médecine restés jusqu'à ce jour bien obscurs.

Parmi les maladies du squelette définies par Maurice Lamy certaines portent aujourd'hui son nom. En outre, Maurice Lamy contribue à sa renom-

mée internationale comme à la diffusion des travaux de l'école française par ses missions scientifiques, sa participation aux réunions dans de nombreux pays étrangers, ses exposés en excellent anglais. Il a su établir des liens de collaboration avec les meilleurs des généticiens du monde entier qui deviennent ses amis et les hôtes de son foyer. Ainsi s'est affirmé le rôle qu'il a joué dans l'essor de la pédiatrie moderne dont il a été l'un des créateurs et l'un des grands chefs de file.

Pour définir la personnalité de Maurice Lamy, les premiers mots qui viennent à l'esprit sont ceux de finesse, de délicatesse, de distinction. Sa silhouette, ses gestes, sa conversation, ses pensées, son comportement témoignent de ces qualités. Il supporte mal le désordre, la négligence, la vulgarité, l'emphase, la précipitation des mots, la mauvaise tenue, la paresse. Son ironie, son humour, s'appliquent volontiers aux propos amphigouriques des vaniteux et des ambitieux. Il semble que ses doctrines se soient établies très tôt dans sa pensée et en quelque sorte définitivement. Appuyées sur la réflexion et la logique, ses opinions sont arrêtées. Il lui paraît évident qu'il faut respecter les lois qu'on lui a enseignées, celles de l'honneur, de la franchise, du courage, de l'amour de la patrie.

Point de concessions qui ébranlent l'absolu de ses jugements. Il supporte mal les contradictions, ne cherche pas, comme tant d'autres, au cours des discussions, à comprendre ses adversaires, à les deviner, voire à accepter leurs opinions avec indulgence. Il discute vigoureusement et cependant son esprit narquois l'aide à convaincre le contradictoire qui se sent dominé. Dès la défaite de 1940, il s'attache à l'action du général de Gaulle et ne l'abandonnera jamais. Au moment des discussions sur la réforme hospitalière et universitaire, à chaque attaque contre les réformateurs, il prend leur défense et notamment celle de son patron, sans jamais y manquer. Il est fidèle à l'esprit républicain et libéral, juge les hommes sur leurs qualités propres, sans tenir compte de leur classe sociale, de leur origine. Il est partisan de l'ordre, seul garant de la liberté et lorsque survient l'agitation de 1968, il montre son horreur pour des bouleversements qui ne lui paraissent pas justifiés. Il condamne les abandons, le manque de fermeté et les lâchetés et reste hostile aux licences et aux extravagances. Il déteste les violences des foules et le mépris de la personne humaine et voudrait qu'on se raidisse contre un laisser-aller qui fait oublier les grandes valeurs spirituelles.

Maurice Lamy est un intellectuel, j'oserais presque dire un pur intellectuel. Sans doute il estime les artisans amoureux du beau travail et de la tâche bien faite ; sans doute il souffre de voir certains de nos

collègues ne pas mettre à l'honneur leurs infirmières ; sans doute à la fin de sa vie il s'intéressera aux gestes judicieux des vigneronnes, mais pour lui-même comptent par dessus tout l'intelligence et la culture.

Dès sa jeunesse il est pris d'une frénésie de lecture qui reste la seule vraie distraction de toute sa vie. A ses yeux le théâtre, à plus forte raison le cinéma et la télévision, sont sans attrait. Il aimait sa bibliothèque, il aimait ses livres et vivait en leur compagnie. Peu à peu, il néglige la lecture des journaux et des hebdomadaires, non qu'il se désintéresse du sort du monde et de la politique de son pays, mais il préfère les grands écrivains d'autrefois et de naguère.

Il est sévère dans le choix de ses lectures. Pour qu'elles lui deviennent familières, elles doivent être enrichissantes pour l'esprit, lui apporter les éléments d'une élévation morale et favoriser l'effort vers une très grande hauteur de vues. Il goûte le style de Chateaubriand pour la beauté de ses phrases, Stendhal pour ses peintures minutieuses. Il aime Voltaire dont il apprécie l'esprit ironique, la puissance du génie et le scepticisme spirituel. Il admire Paul-Louis Courier, polémiste défenseur de la liberté, et aussi Jules Renard, aux formules saisissantes d'une âpre ironie. Maurice Lamy reste — bien rares ceux qui le sont restés comme lui et je le regrette — fidèle à Anatole France. Peut-être avait-il quelques affinités intellectuelles avec Monsieur Bergeret, non pas sûrement avec son indulgence et son scepticisme, mais avec son goût des humanités. N'a-t-il pas parfois regretté de n'être point, comme l'idée lui en était venue autrefois, devenu professeur de lettres anciennes ou de lettres françaises ? Il est l'un des lecteurs fidèles de Paul Valéry. Il préfère sa prose à sa poésie, objet de longues discussions entre nous. Enfin il ne manque pas d'ajouter, lorsqu'il rappelle sa fidélité admirative pour le général de Gaulle, qu'il apprécie hautement ses qualités de grand écrivain.

La lecture est pour Maurice Lamy plus qu'une joie de l'esprit et le meilleur développement de sa culture, elle est aussi un instrument de perfectionnement. Il est de ceux qui estiment que la qualité d'homme s'acquiert peu à peu, tout le long de la vie par la conquête de soi et une constante élévation de pensée. Les livres, c'est-à-dire la société de grands esprits, sont pour lui des compagnons irremplaçables. Constamment au cours de ses dernières années, il regrette le mépris de l'humanité et son abandon par la jeune génération.

Il est très exigeant sur la beauté de la forme, la pureté de la langue française. Il souffre des fautes de grammaire, de la lourdeur dans le style ; et aussi

des mots introduits dans notre langue et qui sont en vérité, soit des mots anglais, soit des mots malformés, avec des racines grecque et latine associées. On sait qu'il deviendra l'un des défenseurs les plus ardents de notre langue, exigeant la correction du langage médical, hostile à l'usage des termes étrangers et des mots mal composés. La défense de la langue française est une des formes que prend dans l'action son patriotisme intellectuel.

Maurice Lamy ne mène pas une existence confinée dans sa bibliothèque. Il aime le monde, la fréquentation des hommes, les conversations avec ceux qu'il estime intéressants, ayant des idées et de l'esprit. Il aime aussi connaître les personnages importants, jouant un grand rôle dans la vie sociale dans l'administration et la vie nationale. Il poursuit avec eux des entretiens animés. Il brille dans le dialogue ou des citations bien choisies font réfléchir ou sourire ses auditeurs. Il ne craint pas d'avancer des paradoxes et s'amuse lui-même de l'effet qu'ils produisent.

Maurice Lamy trouve à son foyer le bonheur. On me comprendra et on m'excusera si malgré toute mon affection et mes souvenirs je ne puis en dire tout haut davantage. Je veux ajouter seulement qu'il était très fier de sa femme, de ses connaissances en archéologie et de son goût pour les belles résidences parisiennes qu'elle savait si bien faire partager. Courageusement et fort heureusement, elle continue d'accomplir cette tâche.

Il s'attache aux études, à la formation et au développement de ses trois enfants. Pendant longtemps il s'étonne que son fils Didier préfère la vie rurale, la campagne, le travail des champs à celui des livres, mais quand il se rend compte du sérieux et de l'intérêt de cette vocation, il apprécie beaucoup la compagnie de son fils et de la famille de celui-ci. Avec sa fille Catherine, il a des affinités singulières de caractère. Enfin il est très fier que Florence brille dans ses études médicales, dans une discipline pourtant différente de la sienne.

Maurice Lamy accueille avec joie sa belle-fille et ses gendres, leur donne toute son affection et sait bénéficier de leur présence dans le milieu familial ainsi que de celle de ses petits-enfants.

Dès son mariage, Maurice Lamy avait été accueilli par tous les proches parents de son épouse. Il a bénéficié du privilège de l'accueil dans une grande famille par laquelle il fut aussitôt adopté et où il put vivre des heures d'autant plus précieuses que l'atmosphère et les conversations mêmes étaient celles qu'il souhaitait et dont sa jeunesse avait été privée.

Avec Adolphe Landry, oncle de sa femme, ancien normalien, grand sociologue et homme politique, avec

César Campinchi, avocat de brillante renommée devenu aussi député et ministre et le médecin de grande culture qu'est Maurice Lamy, les discussions, les évocations, les échanges d'opinions sont interminables, notamment au cours de ces imposants déjeuners de famille dont nous avons connu autrefois les formes bien réglées et un peu solennelles. Lorsque des disparitions successives, douloureusement ressenties, dispersent ces belles réunions, Maurice Lamy en garde soigneusement le souvenir et regrette de ne pouvoir en assurer le renouvellement.

Maurice Lamy cultive l'amitié. Avec l'Abbé Mugnier dont il fut le médecin, il pense « Que serait la vie sans les charmes de l'amitié ? ». Au début de sa carrière médicale parisienne, il rencontre Jean Christophe dont il apprécie les qualités de neurologue, la finesse et l'esprit caustique. Il est fraternellement uni à Henri Bonnet qui à la suite de son mariage devient son parent ; ils sont liés l'un à l'autre par une affection familiale irremplaçable. A cet ami exceptionnel par sa droiture et sa générosité de cœur, il donne comme nous tous, son entière confiance. Il me faut aussi citer parmi ses amis, Robert Broca qui avait pour Maurice Lamy et pour son épouse une admiration sans réserve. Maurice Lamy l'aime comme un un frère et apprécie en lui le sérieux du caractère et la solidité des liens amicaux. Et aussi Turquet, son confidencier d'internat auquel il reste très attaché. La mort de Christophe et celle de Broca furent de grands deuils et leur absence regrettée pendant tout le long de sa vie.

En citant ses proches, apparaît le souvenir de ma propre famille, si liée avec la famille Landry, elle-même apparentée avec celle où Maurice Lamy entra par mariage. Cette famille Landry était dominée par trois sœurs remarquables qui, associant la distinction à la culture et au courage, étaient animées par des passions généreuses, notamment celle de la politique qu'attisait le grand vent venu de Corse.

C'est à la fête de l'arbre de Noël de mon service qu'Henri Bonnet devait rencontrer celle qui fut son épouse, Simone Lassalle, et qui était la sœur aînée de Colette Lamy. C'est dans la maison familiale des Lassalle qu'Henri Bonnet présentera son ami Maurice à sa belle-sœur qu'il devait épouser.

Celles qui ont conduit ma vie s'intéressaient à Maurice et Colette Lamy et à leurs enfants. Mes propres enfants se sentaient très proches d'eux. Maurice et Colette Lamy étaient fiers de la valeur morale et du succès de Michel, très liés avec ma fille Claude et sont parmi les admirateurs de la peinture de mon fils Olivier.

Nos maisons nous étaient familières aux uns et aux autres. Chaque été, Maurice et Colette Lamy ve-

naient régulièrement — rite respecté et aimé — nous retrouver dans la campagne tourangelles. Et je préparais avec soin sur la table de ma bibliothèque les livres récemment parus, attendant avec impatience les critiques qu'en ferait Maurice Lamy et prêt à en parler avec lui, interminablement.

Pendant un demi-siècle Maurice Lamy ne m'a jamais quitté. Interne, élève, collaborateur, compagnon, ami, je ne l'ai jamais oublié.

Vers la fin de sa vie, Maurice Lamy change quelque peu. Je ne puis dire vraiment que cet urbain devient rural, quoiqu'il se plaise dans sa maison de campagne du Bordelais, qu'il se réjouisse de voir pousser ses vignes et qu'il soit très heureux d'y recevoir ses enfants et ses petits-enfants.

La mort saisit chacun d'entre nous de façon différente, elle peut nous terrasser tout d'un coup ou au contraire longtemps nous faire souffrir avant que s'achève la vie. Maurice Lamy n'eut pas, à proprement parler, de douleurs mais on le vit pâlir, maigrir, perdre l'appétit et le souffle. Il ressentait une immense fatigue. Son médecin, André Herrault, aussi savant que dévoué et sage, essayait à la fois de donner quelques espoirs et de faire sentir ses inquiétudes. Longtemps il accomplit cette tâche difficile, parfois douloureuse. De loin, Jean Bernard surveillait discrètement le traitement sans apparaître, comme il l'a fait souvent pour des amis et des grands personnages.

Personnellement, je restais aux côtés de Maurice Lamy, partageant en quelque sorte l'énergie à laquelle il devait faire appel pour poursuivre son travail. Il continue à remplir sa tâche de Secrétaire perpétuel de notre Académie malgré l'épuisement et la sensation que sans doute le terme approche.

Il passe son dernier mois dans sa maison du Bordelais, très las, lisant étendu à l'ombre d'un grand arbre, jusqu'au moment où s'abat sur lui la détresse respiratoire. D'urgence il fut conduit par son ami Francis Tayeau dans le service de réanimation de l'Hôpital de Bordeaux. Malgré les soins remarquables, le soulagement et une brève rémission, bientôt, la maladie, comme il était prévu, triompha.

Il avait lui-même décidé la manière dont se dérouleraient ses obsèques qui eurent lieu à l'Eglise Sainte-Clotilde à Paris.

Maurice Lamy avait gardé vis-à-vis de sa religion un comportement particulier qui surprenait certains mais ne m'étonnait point car il était trop pudique pour s'exprimer mais désireux par allusions de me faire comprendre ce qu'il pensait. Son attitude d'ailleurs était celle d'autres grandes personnalités du passé et du temps présent. L'esprit rationnel de Maurice Lamy était trop critique pour accepter dans

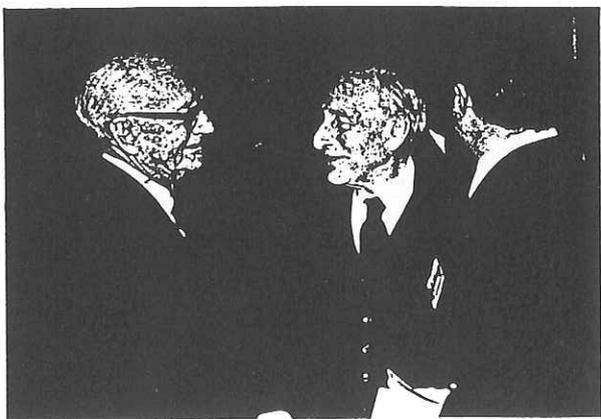
leur totalité les articles d'une Foi. Il avait un souci de la vérité historique et une culture telle qu'il ne pouvait tenir pour vrai ce que nous connaissons des récits des Saintes Ecritures. Il avait un caractère trop indépendant et rebelle pour se soumettre aveuglément aux ordres d'une Eglise. Néanmoins il avait gardé au fond de lui-même le plus grand respect, une certaine forme d'adhésion, et même de l'attachement aux sacrements et aux rites de l'Eglise catholique. Il n'y avait point dans cette attitude de contradiction intime. Il s'était souvent entretenu avec l'abbé Jarry, professeur à l'Institut Catholique, aussi avec Monsieur Chevroton, curé de Saint-François Xavier, dont nous avons connu le libéralisme et le courage pendant le temps de la Résistance.

La messe fut célébrée à l'Eglise Sainte-Clotilde, aux sons de l'orgue sur lequel César Franck avait joué et du plain-chant grégorien, et dite en latin comme dans sa jeunesse. Peut-être en revoyant ce cérémonial, Maurice Lamy avait-il revécu ses années

d'enfance et l'évocation nostalgique de sa mère très pieuse qu'il ne connut jamais.

Point de discours sous le porche, les honneurs militaires rendus à sa grande dignité dans la Légion d'Honneur, puis au petit cimetière de Triel devant quelques intimes et les siens, un adieu prononcé en de nobles paroles par Jean Frézal. Ainsi nous quitta Maurice Lamy.

Je ne puis, vous le sentez bien, exprimer l'immense chagrin que je ressens. Je ne puis non plus dire aux siens qui sont devant moi toute la part que je prends à leur immense peine, mais je dois, au nom de cette Académie, leur dire que nous sommes profondément frappés par la disparition de l'un des meilleurs parmi les nôtres, d'un homme qui fut dans le sens plein que l'on donnait à ces mots au XVIII^e siècle, un honnête homme. Maurice Lamy eut une belle vie. Il a été un grand médecin et un Français de la plus haute valeur.



Le Professeur Robert Debré entouré de Maurice Lamy et de Jean Frézal lors du Congrès International de Génétique de 1971.

Lasthénie THUILLIER - Landry - 1879-1962

Tante Lasthénie Landry était d'une famille assez remarquable, son frère Adolphe est à l'origine de la science de la démographie, sa sœur, Marie épouse Long, devint une des premières femmes internes des hôpitaux de Paris (codisciple de Madame Robert Debré), son autre sœur, Marguerite épouse Pichon (mère d'Amy Pichon épouse Jean Bernard) s'est occupée du Conseil National des Femmes et son dernier frère, Eugène était agrégé de lettres.

Au mariage de son frère Adolphe avec Lucie Lestienne, cette très jolie jeune femme est remarquée par Léon, frère de la mariée. Peu de temps après, il la demanda en mariage et de leur union naquit leur fille Ella. Léon décéda à l'âge de 27 ans, laissant une veuve de 19 ans et une petite fille.

A l'abri du besoin car son beau-frère, Lucien Lassalle, directeur de la maison Thuillier fils et Lassalle, lui donna la part de son époux décédé, elle décida de faire des études de médecine.

Malgré les demandes en mariage des nombreux soupirants parmi lesquels figure Henri Bergson, elle ne se maria pas.

A sa mort, comme nous l'a écrit sa petite-fille, Jacqueline Sauvageot, paraît "une de ces plaquettes élogieuses et conventionnelles qu'on édite quand meurt une de ces "personnes qu'on peut nommer" comme l'écrit Saint-Simon". C'est cette plaquette qui, heureusement retrouvée, est ici publiée.

Extrait du Bulletin de l'A.F.F.M.
N° 12 - 2^e Semestre 1962



L. THUILLIER-LANDRY
1879-1962

L. THUILLIER - LANDRY

Il n'est aucune d'entre nous qui n'ait ressenti avec une profonde émotion la mort de Madame THUILLIER-LANDRY survenue en de tragiques circonstances.

Née en Corse en 1879, Madame THUILLIER-LANDRY était restée très attachée à sa terre natale et revenait chaque année, passer quelques semaines dans une propriété familiale.

C'est là que, le 30 juillet 1962, elle ferma les yeux pour s'endormir de son dernier sommeil. C'est avec respect et affection que nous allons essayer d'évoquer une exceptionnelle personnalité qui fut pour nous toutes un exemple sans défaillance.

Aucune étude préalable ne paraissait aiguiller vers la médecine la jeune femme qui, en 1901, se trouva veuve et déjà mère de famille.

Très cultivée, elle n'avait jamais songé à acquérir des diplômes lui permettant d'exercer une profession ; dans son chagrin et sa solitude, elle prit la détermination de répondre à son besoin de savoir et de comprendre ce qui lui permettrait de pouvoir se pencher sur la peine des autres et de leur apporter un soulagement.

En effet, pour agir efficacement, la bonne volonté, la bonté sont insuffisantes, elles doivent être étayées et éclairées par une formation scientifique.

Elle-même rappelait que : « l'instinct est loin de prémunir contre les erreurs... que l'esprit féminin ne saurait être mieux fécondé que par des études médicales, éminemment propres à élargir une sensibilité trop restreinte et à l'orienter vers l'action. » — « Félicitons-nous, ajoutait-elle, chaque fois qu'une sensibilité ignorante et limitée se transforme en une pitié compréhensive ».

Cette conviction explique que deux ans après son veuvage, Madame THUILLIER-LANDRY passa son baccalauréat et entreprit, en 1910, ses études de médecine ; elle éclaira aussi le sens qu'elle sut donner à sa vie. Pour elle, les connaissances pratiques et scientifiques de l'art médical, étaient un moyen et non une fin.

La guerre la surprit au cours de ses études. De tous temps, intéressée par la philosophie, il était normal qu'elle fut attirée par la psychiatrie.

Elle fut, en 1915, déléguée dans les fonctions de Chef de Clinique des Maladies Mentales de la Faculté de Médecine de Paris et prépara dans le service du Dr DERY à la Salpêtrière sa thèse sur : *Les délires à évolution démentielle précoce*.

Munie d'un substantiel bagage scientifique, elle pensa, la guerre terminée, pouvoir se consacrer à l'action sociale.

Les terribles épreuves subies avaient en partie isolé les français du monde extérieur. Avant d'entreprendre quoi que ce fut, il fallait rétablir

les contacts interrompus, non seulement renouer, mais nouer des liens amicaux et compréhensifs entre personnalités de nationalités différentes, ayant des intérêts communs.

En octobre 1919, la Young Women's Christian Association eut l'idée d'inviter quelques femmes médecins étrangères à une Convention qui devait se tenir à New York. Madame THULLIER-LANDRY, ainsi que plusieurs collègues de 15 pays différents, accepta l'invitation et partit pour New York. Ce fut là, en fait, une première réunion internationale de femmes-médecins.

A cette occasion, l'Association Américaine des Femmes-Médecins fondée en 1915, organisa le 21 octobre 1919 un dîner au Waldorf Astoria où furent conviées les hôtes de l'Y.W.C.A. C'est alors que le Dr Munczi, de Norvège, exprima le vœu que fut créée une Association Internationale de Femmes-Médecins (A.I.F.M.).

Cette proposition approuvée, un Comité de 12 membres fut formé afin de préparer un projet de statuts et de règlements et un Bureau désigné dont Madame THULLIER-LANDRY fut nommée vice-présidente.

Revenant par la suite sur les raisons qui l'avaient poussée à prendre une part active à cette organisation, elle disait : « Venues tard à la pratique de la médecine, les femmes ont éprouvé d'abord le besoin d'échanger leurs expériences de débutantes, de se soutenir et de s'aider réciproquement ; et surtout, elles ont senti que dans les questions médico-sociales qui intéressent la famille, la femme, l'enfant, elles pouvaient avoir des points de vue particuliers utiles à définir et à défendre ». Mais très sagement elle affirmait : « Le but de notre Association n'est pas de nous réunir, entre femmes, pour discuter de questions scientifiques, car la science n'est pas différente pour les hommes et pour les femmes ».

Ces paroles prononcées à la réunion de l'A.I.F.M. à Vienne en 1931 expriment un point de vue et des principes que notre fondatrice n'a cessé de défendre et qui font tomber les objections que peut soulever une association de femmes-médecins.

Revenue en France, elle comprit, avec son esprit clair et réalisateur, qu'il était indispensable, pour maintenir le contact avec nos collègues étrangères, d'organiser une association nationale française de femmes-médecins. Jusqu'alors, deux pays seulement en possédaient une : les Etats-Unis, depuis 1915, et la Grande-Bretagne, depuis 1916.

Celles d'entre nous qui coopèrent au début de notre Association, ne peuvent se rappeler sans émotion ces premières réunions de ce qui fut d'abord appelé modestement : Section française de l'A.I.F.M.

Nous étions peu nombreuses, mais pleines de bonne volonté et nous avions en notre Présidente-fondatrice une animatrice exceptionnelle.

Avec une courtoisie qui soulignait la distinction et la simplicité de l'attitude, elle savait écouter, ses observations, toujours faites avec une sincère bienveillance, éclairaient, et, lorsqu'elle intervenait de sa belle voix grave dans une discussion, apaisaient et encourageaient. La clarté de son jugement lui conférait une autorité que nous admettions naturellement.

Les premières réunions se tinrent chez elle, rue d'Assas, puis au Foyer Américain de la rue de Chevreuse qui, encore aujourd'hui, nous ouvre ses portes accueillantes. Que d'amitiés y furent nouées, de projets ébauchés et parfois réalisés.

Mais l'activité de Madame THULLIER-LANDRY était si grande et multiforme, que nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur son rôle

4

Assumer une présidence, pour Madame THULLIER-LANDRY, signifiait étudier les projets de discussion, diriger les débats, éviter toute mesquinerie, arbitrer les différends.

Élargissant son activité au delà des problèmes strictement féminins, elle s'associait en 1921 à la création du Service Social d'Aide aux Emigrants et lorsqu'en 1939 fut créé par arrêté du Ministère du Travail le Service Social de la main-d'œuvre étrangère, elle participa activement à une campagne dans les différents départements, en vue de la mise en place de ce service. Elle contribua largement à l'« accueil aux familles immigrantes », à l'aide à apporter en vue de leur intégration et, en 1950, à la répartition des crédits affectés par le gouvernement à l'assistance aux réfugiés.

Membre du Service Social International, « elle y apportait, nous dit la présidente, des avis fort écoutés. La clarté de son intelligence, la droiture de son jugement et la chaleur de son cœur, laissent au sein du service une trace ineffaçable et sa disparition un vide que rien ne saurait combler ».

En 1933-34 une crise de chômage atteint, particulièrement en France, les artistes et travailleurs intellectuels. Emue de cette misère imméritée, Madame THULLIER-LANDRY organise à Montparnasse, sur le modèle du Cercle Ronsard de la Confédération des Travailleurs Intellectuels, le Cercle François Villon. « Ce cercle, écrit-elle, sera un centre de réunion, un foyer accueillant où se rencontreront entre eux des travailleurs indépendants qui souffrent plus cruellement que d'autres de la crise actuelle et que leur culture et leur sensibilité rendent particulièrement difficiles à secourir ».

Le Cercle François Villon, ouvert dans un local prêté par le Chemin de Fer de l'Etat, boulevard de Vaugirard, offrait un restaurant à prix plus que modiques, une salle de réunion, une bibliothèque, un vestiaire et une consultation médicale. « Il régnait dans ce Cercle, écrit un visiteur, une intimité toute familiale ».

Il devait fonctionner deux années, soulageant de nombreuses infortunes.

Au cours de la guerre de 1939-44, les activités officielles de Madame THULLIER-LANDRY furent suspendues. Mais que dire de son activité clandestine dictée par la générosité de son cœur, indignée par le mensonge et l'injustice. Combien lui durèrent la vie et la liberté...

En 1945, lorsque fut créé un Service des Affaires Familiales par le Ministère des Déportés et Prisonniers, elle fut chargée de sa direction, tandis que Madame KRAEMER-BACH en était le conseiller technique.

C'était une tâche immense, présentant des problèmes souvent insolubles. Un million cinq cent mille prisonniers allaient rentrer. Il fallait reconstituer les foyers, prendre en main des enfants sous-alimentés, souvent caractériels, instables et déficients, trouver des logements, faire adopter les orphelins, en faire admettre d'autres comme pupilles de la nation, etc., accueillait chacun avec bonté, conseillait, réconfortait.

Le Ministère des Prisonniers et Déportés cessa d'exister en 1946, mais, comme nous l'avons précédemment indiqué, au Service Social d'Aide aux Emigrants, elle ne cessa d'exercer sa sollicitude envers ceux, français ou étrangers, qui rentraient dans la triste catégorie de « Personnes Déplacées ».

Pour être complet (mais peut-on être complet dans l'évocation d'une si exceptionnelle personnalité), il nous faut rappeler que Madame THULLIER-LANDRY fut pendant 20 ans vice-présidente de l'Association des

6

dans notre Association, dont elle resta présidente jusqu'en 1930 et à laquelle elle ne cessa de s'intéresser.

Elue vice-présidente du premier Bureau de l'A.I.F.M., en 1919, à New York, elle prit une part très active ainsi que sa sœur le Dr LONG-LANDRY à l'organisation de l'Assemblée Constituante de ladite Association, qui se tint à Genève en septembre 1922.

En 1924, elle nous représenta au Congrès de Londres et eut ensuite l'honneur, qui était une charge, de préparer le Congrès de Paris tenu en avril 1924.

A tous points de vue celui-ci fut un succès, 274 membres y représentèrent 19 nationalités.

Elle fut alors élue présidente de l'A.I.F.M. et la dignité, la compétence avec lesquelles elle assumait d'emblée ses nouvelles fonctions impressionnèrent nos collègues étrangères.

En fait elle dirigea près de 10 années l'A.I.F.M. Le Dr SUNDQUIST qui lui succéda en 1934 la pria de rester vice-présidente et de continuer à tenir à Paris les réunions de Bureau dont on lui soumettrait les discussions et les problèmes.

Quelle atmosphère de compréhension et de confiance mutuelle régnait dans ces réunions mensuelles auxquelles souvent ne participaient que la présidente et la secrétaire générale. Des situations imprévues et périlleuses se présentaient à nous, notamment le cas de l'Association Allemande dissoute, puis reconstituée de façon inadmissible par le régime nazi.

La connaissance des mentalités étrangères que lui avait donnée de multiples voyages, son tact inné, son infinie largeur d'esprit, permettaient à notre Présidente d'évoluer, sans froissement ni heurts, au milieu de situations à première vue inconciliables. Elle finissait toujours par imposer ses convictions basées sur une ferme conscience de son devoir et son absolu désintéressement.

Ayant, après la guerre, abandonné ses fonctions de membre du Bureau International, elle n'en continua pas moins à s'intéresser aux deux associations qu'elle avait contribué à créer. De suite, après la terminaison de la deuxième guerre, en 1944, elle se rendit personnellement à Londres pour reprendre le contact avec nos collègues britanniques et chaque fois qu'elle le pouvait, malgré une santé fragile, elle honorait de sa présence nos réunions.

Les femmes-médecins ne sont pas seules à s'occuper d'hygiène et de travail social. Elles doivent coopérer avec les organisations qui travaillent à l'amélioration du sort de la femme et au bien être de l'humanité.

Dès 1919, Madame THULLIER-LANDRY avait repris contact avec le Conseil International des Femmes dont elle suivait les travaux depuis plusieurs années. Le C.I.F., fondé en 1888 aux Etats-Unis, groupait à cette époque la majorité des œuvres philanthropiques et éducatives féminines d'une douzaine de pays. Il avait pour but notamment : « d'unir les associations de femmes de tous les pays afin qu'elles se consultent pour l'action à entreprendre pour procurer le bien de l'humanité, de la famille et de l'individu ».

Le C.I.F. avait un certain nombre de sections spécialisées, Madame THULLIER-LANDRY accepta la présidence de la section d'hygiène, qu'elle conserva pendant plus d'un quart de siècle, concurrentement avec la présidence de la section d'hygiène du Conseil National des Femmes Françaises.

5

Françaises Diplômées des Universités (A.F.D.U.) et qu'en 1930, étant en même temps présidente de l'A.I.F.M., elle mit sur pied une collaboration des Femmes Diplômées et des Femmes Médecins pour établir les possibilités d'échange de femmes médecins entre différents pays. Un questionnaire fut envoyé aux Associations appartenant aux deux fédérations et les réponses à cette enquête parurent sous forme d'une brochure intitulée : « Notes sur les qualifications exigées pour la pratique de la profession médicale dans les différents pays » éditée conjointement par l'A.I.F.M. et la F.I.P.D.U.

Cette brochure fut d'une grande aide aux médecins qui, pour des motifs raciales ou politiques furent, à partir de l'avènement du nazisme, obligés de fuir leur pays d'origine.

Madame THULLIER-LANDRY prit une part personnelle aux secours à apporter aux victimes de cette tragédie, elle reçut les collègues réfugiées, essayant de leur trouver un travail para-médical (la législation française ne les autorisant pas à exercer la médecine en France), facilitant, dans la mesure du possible, leur départ vers des terres plus hospitalières, notamment les Etats-Unis.

Nombreux furent ceux qui eurent la possibilité de refaire une vie professionnelle grâce à son précieux appui.

Parler d'un être d'élite nous fait ressentir la pénible insuffisance de nos expressions.

La modestie de Madame THULLIER-LANDRY allait jusqu'au désir d'effacer toute trace de sa participation aux œuvres qu'elle avait créées ou animées.

Comment, sans trahir la réserve qu'elle nous eut imposée, évoquer sa culture qui s'étendait à tous les domaines, l'exquise sensibilité qui dictait sa conduite.

Toutes celles qui ont eu le privilège de l'approcher l'ont aimée et admirée. Elle fut pour nous un modèle de dignité, de désintéressement, de force morale et de générosité dont le souvenir ne s'effacera pas.

G. MONTREUIL-STRAUS.

7

Pierre BAUBION

éminent chirurgien (époux de Colette Chappey) , nous raconte cette histoire vécue, bien amusante.

Monsieur Lenoir tenait une agence de voyages au Havre. Elles étaient rares à cette époque qui ne connaissait ni les charters pour les Baléares, ni les villages clubs sur la Méditerranée.

Monsieur Lenoir, toujours habillé de sombre, la voix grave et le regard triste, ressemblait plus à un fonctionnaire des impôts qu'à un marchand de vacances au soleil. Son honnêteté le portait plutôt à décourager le voyageur qui voulait s'aventurer en Italie qu'à le faire rêver. Il entrevoyait déjà le vol de la voiture et la perte de tous les bagages, dès le passage de la frontière.

Il arrive un jour à ma consultation accompagnant sa femme, un peu plus jeune que lui, de jolis yeux clairs mais habillée de noir de la tête aux pieds, l'air profondément triste, manquant complètement de charme, aussi soumise à son sort qu'à son mari. De ce ménage si misérable, on pouvait se demander qui avait déteint sur l'autre, tant leur tristesse paraissait partagée. Il y avait bien une raison, on venait de découvrir à Madame Lenoir un cancer du col.

"C"est un bon cancer qui se soigne très bien, qui est sensible à tous les traitements". Bref, j'essayais de détendre l'atmosphère sans y parvenir vraiment. Je profite de l'absence momentanée de la malade pour parler librement avec son mari. Elle est plus jeune que lui, elle n'a jamais eu d'enfants, elle est venue se marier au Havre où elle ne connaissait personne, elle n'a pas bon moral et lui comprend très bien la gravité de son cas. Il entrevoit déjà le pire et, avec autant de sincérité que d'égoïsme, se demande ce qu'il deviendra seul, quand il aura perdu sa femme.

Le traitement s'engageait sous de mauvais auspices : radium, chirurgie et lorsqu'on apprit que les ganglions étaient envahis, une radiothérapie complémentaire est décidée. A cette époque, la seule bombe au Cobalt du département était à 80 kms. 4 fois par semaine, une ambulance locale regroupait 3 patientes et les convoyait donc à Rouen.

Imaginez le transport avec un jeune chauffeur et ses trois pensionnaires pendant les 6 semaines du traitement. Madame Lenoir était la plus jeune, elle montait à l'avant, laissant les places confortables aux autres patientes et pendant ce temps, Monsieur Lenoir, accablé derrière le comptoir de son agence de voyage, ressemblait de plus en plus à un agent des pompes funèbres.

Mon rôle était terminé. A cette époque, on ne revoyait plus ses opérés aussi souvent que maintenant, mais je n'oubliais pas Madame Lenoir et son médecin me donna un jour de ses nouvelles avec un grand sourire.

- "Madame Lenoir ? Elle a quitté Le Havre"

- "Ah bon, son mari a vendu ?"

- "Pas du tout, elle est partie avec un ambulancier, tu sais celui qui la conduisait à Rouen. Elle a quitté son mari et aux dernières nouvelles elle va très bien."

Eh oui, le jeune ambulancier était bavard, Madame Lenoir assise à côté de lui, écoutait ses histoires et oubliait les deux autres passagères. Elle était devenue gaie, séduisante et le miracle s'est produit. Si séduisante que l'ambulancier était devenu amoureux, il avait laissé là l'ambulance et son patron, et ils étaient partis vivre leur vie ailleurs.

Elle a guéri, je ne sais pas si elle lui est restée fidèle et je ne veux pas me poser de questions sur leur vie amoureuse.

La guérison, j'en suis sûr, est souvent affaire de moral. Rendons grâce à la Sécurité Sociale qui rembourse les transports en ambulance.

L'ECHOGRAPHIE DIGESTIVE THERAPEUTIQUE : MYTHE OU REALITE ?

par Christophe BASTID

Le tube digestif est en réalité beaucoup moins rébarbatif que ce que sa production journalière ne pourrait le laisser supposer. Autrefois spécialité volontiers spéculative et attentiste, la gastroentérologie a été révolutionnée dans les années 1970 par l'avènement de l'endoscopie diagnostique, c'est à dire l'exploration de la partie haute et basse du tube digestif en utilisant les voies naturelles. L'endoscopie est devenue très rapidement thérapeutique, avec par exemple l'exérèse des polypes du colon ou l'extraction des calculs du canal cholédoque. Les années 1980 auront été marquées par le développement de l'échographie diagnostique. La décennie actuelle voit se développer l'échographie thérapeutique en gastroentérologie. Cela ne veut pas dire que la multiplication des échographies chez le même patient ou l'apposition des ultrasons sur la peau ait quelconque vertu thérapeutique. Non, cela signifie que l'échographie est utilisée comme méthode de guidage pour placer un matériel à travers la peau (aiguille ou cathéter) au centre de la lésion susceptible d'être traitée. On se sert ensuite de ce matériel pour aspirer (par exemple en cas de kyste ou d'abcès) ou pour injecter (par exemple de l'alcool absolu pour détruire électivement les tumeurs du foie). Une nouvelle approche percutanée, directe et peu sanglante, est née dont toutes les ramifications et les implications ne sont pas encore connues. Le mythe est bien devenu réalité.

ACTUALITES

Samedi 8 janvier 1994, Oncle Claude et Tante Monique ont reçu une centaine de membres de la famille. Un article sur cette grande réception du début de l'année sera publié dans le prochain numéro.

LE CARNET DES FAMILLES

NAISSANCE

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de
- Martin, le 7.10.1993, chez Anne et Philippe LACHERET.
Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents.

RUBRIQUE : PELE-MELE

ON A AIME

Cette boutade, attribuée à Agatha Christie épouse de Max Mallowan (archéologue) : "Un archéologue est le meilleur mari possible, car plus vous vieillissez, plus il s'intéresse à vous".
Messieurs, ce sera la méditation du numéro.

Nous attendons des adresses de restaurants ou autres.

PETITES ANNONCES

Cette rubrique est consacrée aux annonces. Si vous souhaitez faire un stage, publier un CV, ou autres, ces colonnes vous sont ouvertes.

POUR INFORMATION :

Laure Garnier (Weulersse)^{de} exposé du 1er au 17 mars 1994 au Conseil Général de l'Oise 1 rue Cambry 60000 BEAUVAIS. Fermé le samedi et le dimanche ! Elle souhaite vivement que nous venions !!!



BILLET D'HUMEUR

Se rendait un concours le mois dernier dans les agences d'architecture parisiennes. Sponsorisé par Butagaz et né de l'imagination de deux architectes, MM. Paul Virilio et de Chilpéric de Boiscuillé, ce concours d'architecture avait pour but le dessin d'une balise urbaine, équipement urbain situé sur des terrains exigus donc non constructibles dans des grandes villes (Paris, Lyon, Marseille et Nantes) et destiné aux Sans Domicile Fixe.

Cette idée, exposée par ces deux architectes dans un des tout premier numéro de "MACADAM" (dont je vous recommande la lecture) a fait couler beaucoup d'encre.

En effet, il ne s'agit ni de les loger ni de les nourrir, (il était même précisé dans les réponses aux candidats qu'un projet qui logerait les Sans Domicile Fixe ne serait pas pris en compte) mais de prévoir des douches, des consignes, une buanderie. Cela est fort utile certes, mais ne répond pas aux besoins fondamentaux des SDF. Et, comme nous sommes dans une "ère de communication", il y aura un fax, un central téléphonique et un minitel à la disposition de nos Sans Domicile Fixe. De plus, l'accès à la "balise" est réservé aux détenteurs d'une carte magnétique délivrée par la Mairie. Et comme rien ne se fait sans sponsoring, pour financer tout cela on fait appel à Renault et à Sony.

Ce concours d'idée a été un grand succès au vu du grand nombre d'architectes qui y ont répondu. Onze projets lauréats ont été distingués offrant parfois des solutions inattendues : trottoir chauffant ... (sans parler des économies d'énergie engendrées par ce projet, rappelons que BUTAGAZ organisait le concours) (cf Le Moniteur des TP du 11 février 1994 page 62). Comme le disait la pub : "En France, on n'a pas de pétrole mais on a des idées". Les projets ne seront pas construits dans l'immédiat car ils se heurtent à des résistances politiques et sociales.

Cette initiative, très largement critiquée, met en évidence le problème crucial du logement et pérennise à mon sens, l'idée que le SDF dort dans la rue. Nous sommes dans la spirale du logement : on ne peut concevoir de logement sans loyer, ni de loyer sans revenu, ni de revenu sans travail. On le voit, toute initiative qui ne prend pas en compte ce besoin fondamental, comme celui de se nourrir, paraît déplacée voire même choquante.

Mais comment résoudre ce problème du logement ?

Des projets se multiplient, allant des centres d'hébergement d'urgence aux nuitées dans des hôtels ou dans des résidences sociales, mais ne constituent que des solutions provisoires.

En reviendra-t-on à la notion d'hôpital général du XVIIème siècle où étaient enfermés tous les indigents, mendiants et autres ?

En conclusion moi qui ai un domicile fixe mais pas de fax, constate que nous sommes dans la société du spectacle.

Caroline Ribadeau Dumas

Au moment où le problème des SDF devient un phénomène de société, nous l'avons vu avec le concours BUTAGAZ, il nous semble utile de signaler les actions entreprises pour tous ceux qui se retrouvent "marginaux" (où est la démarcation entre "ceux dans le circuit" et les autres ?).

Hélène Chappey-Raulet, au sein de l'équipe du service formation de la **Fédération Nationale des Associations d'Accueil et de Réadaptation Sociale (FNARS)** organise des actions de formation pratiques : stages, séminaires, groupes d'analyses des pratiques, dans le cadre de la formation continue.

Ce qui nous a semblé intéressant, c'est l'angle pratique et pertinent de ces formations. En effet, comme l'équipe de formation l'indique dans le sommaire de son guide d'octobre 93 "l'actualité et les préoccupations majeures dictent les thèmes - insertion par l'activité économique, par le logement, par la santé, par les réponses à l'urgence."

C'est autour de ces thèmes fondamentaux que s'articule le programme de la formation continue de cette année, c'est à dire : - Insertion par l'activité économique , - Logement, - Santé, - Urgence, - Des pratiques professionnelles en question, - Séminaires de dirigeants.

Chaque thème est divisé en cycle et en modules. Dans la présentation, très claire, de chaque formation, une documentation indique le public visé, le pourquoi et les objectifs de ce stage ou séminaire ainsi que le contenu.

JEUX

SOLUTION DU PROBLEME PARU DANS LE PRECEDENT NUMERO

1 1ère ligne : on écrit 1
 1 1 2ème ligne : il faut écrire ce qui figure à la ligne précédente : 1 fois le chiffre 1 = 1 1
 2 1 3ème ligne : il faut écrire ce qui figure à la ligne 2 : 2 fois le chiffre 1 = 2 1
 1 2 1 1 4ème ligne : il faut écrire ce qui figure à la ligne 3 : 1 fois le chiffre 2 et 1 fois le chiffre 1 = 1 2 1 1
 1 1 1 2 2 1 5ème ligne : il faut écrire ce qui figure à la ligne 4 : 1 fois le chiffre 1, 1 fois le chiffre 2 et 2 fois le chiffre 1
 3 1 2 2 1 1

 et ainsi de suite ...

PELE-MELE par Severine GARNIER

Trouver dans cette grille 20 prénoms appartenant à des descendants d'Alfred Thuillier. Sens de lecture : de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut, mais pas en diagonale. Une lettre peut servir deux fois.

F	E	L	I	D	O	H	C	R	A	M
S	A	L	U	C	I	E	N	E	R	I
E	P	A	S	C	A	L	E	R	I	C
V	J	E	R	O	M	E	L	I	S	A
E	H	T	R	E	B	N	A	L	A	L
R	M	I	I	L	C	E	L	I	N	E
I	L	T	N	E	R	U	A	L	O	X
N	A	I	T	S	I	R	H	C	E	I
E	F	A	B	R	I	C	E	E	L	S